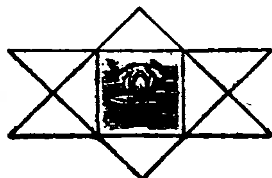
2e année. — No 6



Septembre 1902

REVUE COSMIQUE

Première Partie : ENTRETIENS

ACCORD DE LA CONDUITE ET DE LA MORALE

Les entretiens précédents ont fait voir comment la Doctrine Cosmique établit nos obligations morales, quels devoirs elle nous fixe particulièrement, quels droits elle nous attribue, en un mot comment elle écrit le code de notre conduite et la constitution sociale. Mais des lois, des règles, ne suffisent pas à déterminer les mœurs ; les prescriptions de la mentalité restent lettre morte tant que l'âme ne les a pas acceptées avec amour, tant qu'elle ne sont pas en harmonie avec le mobile principal de nos désirs. C'est faute de cet accord que nous tombons si communément dans la contradiction dénoncée par le poète ancien : *Meliora video proboque, deteriora sequor :* Nous voyons la vérité, nous l'applaudissons avec chaleur ; mais c'est l'erreur qui nous entraîne. Triste aveu que notre

siècle doit s'appliquer autant qu'aucun autre. Tous les préceptes de la morale que nous avons tirés de la base cosmique sont vieux comme le monde; il y a peu d'époques peut-être où l'on ait entendu proclamer pour règle de la vie sociale plus d'intentions libérales, progressistes, fraternelles, humanitaires, qu'il n'en est émis dans la nôtre, et cependant il n'en est guère non plus où l'égoïsme s'étale avec plus d'aisance et moins de grandeur.

La raison en est dans le caractère transitoire de notre époque : nous apercevons déjà la synthèse universelle dont l'harmonie doit achever la perfection du Cosmos, mais c'est comme l'éclat d'une lumière qui n'a pas encore échauffé nos cœurs. Tout enflammées encore des idées d'indépendance qui, dans les siècles précédents, nous ont aidés à développer nos personnalités en intelligence et en volonté, engourdies aussi dans l'orgueil et dans la jouissance des résultats acquis, nos âmes se refusent à la discipline de l'unité ou par crainte de la tyrannie, ou par la lâcheté dont le bien-être nous pénètre si facilement. L'amour du prochain est sans cesse sur nos lèvres, mais nos cœurs ne sont animés que de l'amour de nous-mêmes.

Il en sera tout autrement quand nous réussirons à comprendre, à *voir*, dans toute la splendeur de sa majesté, l'harmonie du Cosmos dans lequel et pour lequel seul nous vivons ; quand nous saurons l'admirer dans la plénitude de sa vie d'ineffable amour ; quand nous aurons enfin restauré dans toute la magnificence de leur vérité les notions de Dieu et de l'Homme que nous défigurons aujourd'hui jusqu'à nous en dégoûter nous-mêmes.

Pour donner quelque idée de ce que pourra l'harmonie de l'intelligence et du cœur inspirés l'un et l'autre par la pensée de réaliser l'unité synthétique du Cosmos dans la perfection de l'homme terrestre, nous allons essayer d'opposer au tableau de notre individualisme actuel celui que la logique nous autorise à déduire des enseignements traditionnels de notre doctrine.

Combien serions-nous trompés si nous voulions juger par la sagesse de ses Codes, de ses Institutes ou de ses Pandectes superbes, cet ancien empire romain qui ne fut en réalité que le type social d'une lente décomposition sous la pourpre de la tyrannie triomphante. Il en est tout de même de notre Etat moderne. Ses lois semblent dictées non seulement par la justice précise de Rome, qui les inspire encore, mais aussi par l'équité et par une pitié dont la sollicitude s'étend jusque sur le coupable qu'elles ont châtié ; les devises qui s'étalent jusqu'au chevet de nos édifices, comme pour égarer le jugement redouté de la postérité, tantôt ne nous parlent que de liberté, d'égalité, de fraternitée, tantôt s'inspirent du grand nom de la vertu, ou vont jusqu'à placer les tables de leur droit sous la protection de Dieu lui-même ! Et cependant, quel égoïsme fut jamais plus implacable ou plus déréglé que celui qui se cache sous l'hypocrisie de ces déclarations pompeuses !

Quand le paysan s'éveille aux premiers rayons du soleil levant, qui féconde ses joyeuses campagnes, quand l'habitant de nos villes se relève au milieu des merveilles et des trésors que le travail ingénieux des siècles y a ramassés, sa première, sa seule pensée est pour la façon dont les désirs de ses passions égoïstes vont pouvoir se satisfaire dans la journée qui commence. Si la faiblesse de sa constitution, les hasards de sa naissance ou même la noblesse de ses aspirations l'ont jeté dans la classe des déshérités, il sait qu'un labeur implacable, sans répit et précaire, ne fournira qu'à grand'peine la maigre subsistance indispensable à sa famille ; il tremble même, ou de perdre cet esclavage, sa seule ressource, ou, s'il l'a perdu, de périr, comme Tantale, de faim, de froid et de misère au milieu de tous les raffinements de luxe et de bien-être qui l'entourent, inaccessibles et défendus. De sorte qu'on ne sait de quoi s'étonner le plus, ou de l'endurance de cette foule où les Spartacus sont si rares, ou de l'inconscience de ceux qui l'écrasent.

C'est que ceux-ci n'ont pas, à leur tour, d'autre préoccu-

pation possible que de soutenir par les moyens à leur portée le terrible combat pour la vie auquel les condamne fatalement le principe individualiste.

Producteurs, ils savent que, de par la prétendue loi de l'offre et de la demande, leur rémunération sera mesurée, non sur l'utilité, sur la nécessité de leur travail, mais sur l'ardeur des passions à satisfaire, ou même sur la dépravation qui les engendre. Et ces passions, quand il ne saura plus les trouver ou les atteindre, le producteur, quel qu'il soit, industriel ou commerçant, avocat ou médecin même, les suscitera, les provoquera, les engendrera, les supposera, s'il le faut, pour soutenir à leurs dépens, ou ses propres passions, ou parfois même sa seule existence ! Ainsi, par la force du vice égoïste, la vie elle-même est corrompue pour la seule nécessité de se soutenir.

Se tourne-t-on vers les offices publics, le tableau n'est pas moins misérable ; finances, armée, magistrature, instruction même ou religion, partout la voix de l'égoïsme s'est insinuée, tantôt mielleuse, tantôt redoutable, séduisant l'ambitieux ou menaçant le faible de le replonger, s'il lui résiste, dans la classe honteuse et misérable des déshérités.

Et contre cet esclavage pire encore que celui du labeur, combien d'âmes ont le courage de se révolter ?

Considérons-nous enfin ou ceux qui nous gouvernent ou ceux qui dirigent nos opinions, ou la presse ou les souverains ; combien en trouverons-nous qui vivent ou s'élèvent autrement que par le mensonge, ou, pis encore, par une exploitation honteuse des maux mêmes dont souffrent les populations gouvernées ? L'ambition et l'audace des politiciens s'accroît avec la grandeur de ces maux, qui promettent une élévation mesurée sur leur profondeur, à celui qui saurait y remédier !

L'infamie a beau grandir avec l'ambition, le mirage des jouissances dont elle revêt les hontes premières et le succès des audacieux redouble tous les jours le nombre des concurrents. C'est ainsi que du haut en bas de l'échelle sociale

tous les efforts se concentrent, inconscients de toute pudeur, sur le signe et le moyen de toute jouissance, l'argent !

Quelles sont les conséquences ?

Celles qu'entraîne toujours la guerre ; la ruine plus ou moins complète des deux adversaires et cette haine sans cesse croissante que la mort seule peut assouvir. La mort, aboutissement final de toutes divisions, de tout isolement, de tout égoïsme, de tout ce qui n'est pas cosmique !

Est-ce trop dire que de l'affirmer ? Il suffit hélas ! de regarder autour de nous pour nous voir enveloppés déjà de ses ailes noires et répugnantes, si nous ne savons la tuer elle-même !

Décapitées de leur clergé et de leur noblesse, condamnés pour le sang versé par leur despotisme, nos sociétés modernes ne comprennent plus que deux classes naturelles ; et de ces deux classes, l'individualisme fait deux ennemis irréconciliables. Celui qui n'a que ses bras pour toutes armes dans cet implacable combat pour la vie, se refuse à les mettre au service du corps social, espérant lui imposer ses conditions par la menace d'engloutir, comme Sanson, tous les convives et lui-même sous l'effondrement du palais où il sert : la grève sinistre, qui suspend la vie du corps social, s'efforce, chaque jour de plus en plus, de le réduire par la famine pour en effrayer l'âme.

Réponse inévitable : l'hydre gigantesque du trust se dresse pour étouffer la première ces derniers restes de courage et d'indépendance que la corruption a refoulés dans les classes malheureuses, sauf à faire périr en même temps des nations entières, au profit de quelques individualités despotiques. Seulement, après la victoire, le monstre, esclave de la concurrence, se déchirera lui-même à belles dents sur les cadavres de ses victimes.

Dans ce terrible conflit quel est le sort de l'individu ? S'il se sent fort, ou il se révoltera, soit par besoin, soit par indignation, ou il se précipitera dans la foule des audacieux pour prendre part à la curée ; sa conduite sera réglée selon qu'il

sera resté fidèle à sa conscience ou qu'il l'aura secouée comme un fardeau gênant dans le combat. Dans l'un et l'autre cas, il contribuera pour sa part à la division, à la destruction, à la haine, à la mort sociales : C'est l'histoire de tous nos scandales financiers, politiques ou religieux qui ne font que croître chaque jour ; c'est celle des coalitions, des grèves, des séditions qui leur répondent à l'occasion par la bombe de l'anarchiste :

L'individu se trouve-t-il trop faible ou trop scrupuleux pour de pareils efforts ? sa conduite ne sera le plus souvent ni plus heureuse, ni plus salutaire pour l'humanité. Sceptique, désorienté par tant de désordres et de pareilles discordances entre la conduite et la conscience, il se laissera vivre au jour le jour dans l'inertie de l'impuissance, et si son découragement est poussé jusqu'au désespoir, il va préférer encore l'horrible paix du néant à cette souffrance sans issue ; non seulement le suicide se multiplie, mais la source même des générations est tarie par les artifices les plus révoltants ; la nature est violée par crainte de la souffrance ! Si enfin, le malheureux qui ne voit autour de soi que maux insurmontables, a conservé quelques croyances, maudissant la terre, il se réfugie dans les supplications affolées d'une foi qui ne croit plus qu'à la terreur, ou dans l'ascétisme plus ou moins exagéré d'un mysticisme qui n'a plus d'espoir que dans les rêveries de son idéal trompé. C'est alors dans sa mentalité même qu'il étouffe les appels si pressants de la nature pour les joies de la vie saine et complète. Mutilation tout aussi dangereuse pour l'Humanité que les excès de son activité égoïste.

Détournons maintenant nos regards de ce spectacle affligeant de notre siècle tourmenté d'individualisme, et demandons-nous ce que doit être la vie quotidienne pour qui se considère comme le citoyen de l'Univers, pour qui se regarde comme une cellule indispensable de l'Etre en qui la Cause sans Cause a son sanctuaire, sa manifestation et sa vie.

Cosmopolis est la cité particulière de cet état futur. C'est la nation Cosmique, que nous allons mettre en face de notre *Autopolis* moderne, ou nation régie par l'individualisme.

Ici, en vertu du principe universel de la dualité d'être, c'est-à-dire du dualisme unifié par le pathétisme des contraires, chacun est à la fois l'actif d'un inférieur qu'il doit guider et satisfaire, et le passif d'un supérieur sur le secours duquel il a droit de compter. Il en est là comme de l'Univers où les divers états de matière sont pénétrés dans leur passivité par celui qui les précède et pénètrent le suivant par leur activité, engendrant par cet éternel mouvement d'union les quatre grandes forces qui animent le Monde (1).

Actif, ses devoirs l'emportent sur ses droits ; il est la providence du passif qui compte sur lui pour l'exercice de sa vie supérieure. Passif, à celui qui lui assure la satisfaction de ses aspirations idéales il doit, par réciprocité, la sustentation matérielle et l'enveloppement corporel nécessaires à toute réalisation, à toute manifestation de l'idée, à toute vie Cosmique.

Cette situation si différente de l'individualisme a tout de suite une conséquence importante. En *Autopolis*, le devoir est la limitation du droit qui tend sans cesse, comme la personne elle-même, et par un effort des plus naturels, à l'extension indéfinie ; droit et devoir sont donc comme tous les autres éléments en un antagonisme, en un état de guerre perpétuel, qui ne peut que les affaiblir l'un et l'autre et qui d'ailleurs, faute d'un juge indépendant, dégénère presque toujours en une tyrannie véritable de l'un sur l'autre.

En Cosmopolis, au contraire, le droit ne se confond pas sur le même objet que le devoir : Celui-ci, au lieu de servir

(1) Voir page 69 et suiv. 1re année de la *Revue*.

d'entrave au libre exercice de la personnalité, devient l'une des conditions de son bonheur le plus recherché : Comment l'inférieur pourrait-il être secondé du supérieur, dont le secours lui est indispensable, s'il ne fournissait à celui-ci les moyens d'action qu'il détient lui-même?

La réciprocité des services se trouve ainsi assurée non par une contrainte à laquelle la conscience même tentera si volontiers d'échapper, mais par l'attraction mutuelle du puissant et du faible. Pour celui-ci elle naîtra de son admiration et de sa confiance ; pour celui-là, de son amour et de la perfection même, sans laquelle sa puissance lui échappe immédiatement. Car, ici le supérieur n'obtient et ne conserve son rang que par son désir, sa volonté et sa capacité d'accomplir le rôle providentiel qui constitue son pouvoir ; il n'a qu'un moyen de s'imposer : le dévouement.

Mais quoi, va-t-on dire, si la déchéance est la seule sanction qui nous garantisse contre l'oubli du devoir, la puissance sera bientôt usurpée ou par la force ou par l'hypocrisie de la ruse, et voilà la porte ouverte à tous les désastres qu'engendre la tyrannie de l'égoïsme.

Non ; la sanction est ici fondée sur une autre conséquence du principe cosmique : celui du groupement par affinité pathétique des personnalités comme des intérêts. La hiérarchie de Cosmopolis est constituée par la distribution de ces groupes, non par celle des individus qui s'y seront classés d'eux-mêmes. Ici le principe si naturel de l'association, au lieu de devenir redoutable comme dans l'organisation individualiste de la concurrence, est favorisé le plus possible puisqu'il est la base même du principe Cosmique, la réalisation première du Pathétisme universel.

La conséquence est facile à comprendre. Quel que soit ce groupe, syndicat, corporation, classe, cité, province ou nation même, c'est lui qui se trouve en état de passivité ou d'activité à l'égard des groupes voisins ; c'est à lui que revient le droit, c'est à lui qu'incombe le devoir et sa sanc-

tion. Or, la conscience d'un groupement est maintenue plus fermement que celle individuelle parce qu'un plus grand nombre d'éléments la surveille ; nous en avons tous les jours la preuve sous les yeux. D'ailleurs c'est de l'intégrité de cette conscience que dépend la Constitution même de Cosmopolis, c'est sur la foi dans les principes universels de hiérarchie et de mutualité qu'elle est fondée ; l'intérêt de ses citoyens garantira l'honnêteté de ses groupes.

Ils assureront donc la société contre les défaillances individuelles. C'est envers son groupe que le citoyen sera responsable de l'activité qu'il est appelé à y exercer, et envers lui seulement. Là sera la loi de son action, là seulement sera la contrainte du droit limitatif ; mais cette contrainte sera dès lors sans inconvénient parce qu'au lieu d'être engendrée par la concurrence elle l'est, au contraire, par la communauté d'intérêts ou de désirs ; elle est consentie, acceptée, voulue comme capable d'assurer la satisfaction de celui qui s'y soumet. Ainsi, dans le groupement par affinité le plus élémentaire, se trouvent nécessairement la liberté, l'égalité et la fraternité véritables, chacun participant sciemment et de la même façon à la loi du groupe, à son activité et à ses avantages ; quant aux autres groupements, l'on n'y peut avoir accès qu'autant qu'on en désire la hiérarchie pour les privilèges mêmes qui y sont attachés.

C'est ce qui nous a permis de dire, dans nos études morales et sociologiques antérieures : d'une part que plus les lois sont économiques, plus le désir individuel y trouve sa satisfaction, les désirs spirituels ne pouvant se contenter que par un dévouement toujours plus large ; d'autre part que la morale est relative aux capacités, le code de chacun des groupes en Cosmopolis, pouvant et devant varier avec sa place dans la hiérarchie totale.

Bornons-nous à quelques aperçus principaux sur l'application de ces principes. Nous devons retrouver dans notre cité les quatre divisions de l'organisme humain dont elle est la représentation agrandie : le *physique*, figuré par la

classe productrice ; le *nerveux*, correspondant à la classe qui dirige le travail de production, notre bourgeoisie moderne ; le *psychique* où nous trouverons le législateur avec le magistrat ; et le *mental* où sera la vie artistique, intellectuelle, religieuse et la hiérarchie supérieure de Cosmopolis. Il est probable qu'une seule au plus de ces divisions sera représentée par notre cité parce qu'elle-même doit faire partie d'une hiérarchie plus étendue ; mais négligeons ce détail qui nous entraînerait trop loin ; attachons-nous au type généralisé, et considérons dans son enceinte ce que doit être la vie individuelle qui nous intéresse tout spécialement en cet entretien.

Au point de vue de la production, à l'intérieur de tout groupe, chacun travaillant pour tous, est soutenu par tous dans la proportion de sa capacité, et c'est aussi cette proportion qui y détermine sa place, parce qu'elle est beaucoup plus facile à apprécier dans un groupe restreint et solidaire que dans l'amas de poussières antagoniste que forme toute société individualisée. Sans doute le citoyen sera tenu de justifier de son travail, soumis à quelque apprentissage, astreint à certaines règles de conduite, mais il peut être aisément mis à même de les choisir librement ou de contribuer à leur établissement et à leur modification. En tous cas, sa subsistance, ses intérêts les plus pressants, ses désirs légitimes et son progrès même lui sont assurés par le groupe auquel il s'est voué : la lutte sauvage pour l'existence n'est plus ici que le souvenir d'un mauvais cauchemar.

Chaque classe se recrutera par soi-même, mais il sera loisible à chaque individu de se présenter là où il lui conviendra, sans avoir à craindre d'être repoussé puisqu'au lieu d'un concurrent redouté, on doit trouver en lui un nouvel élément de force et de santé pour le groupe. Il y sera donc reçu avec une sympathie proportionnée à ses capacités.

Quant à l'union des classes, elle n'est pas assurée seulement par la diversité de leurs rôles également nécessaires à la vie totale, elle trouve aussi sa garantie dans deux autres principes cosmiques : Le premier est que chaque division principale du Tout étant subdivisée comme lui, ainsi que le rappelle l'adage : « tout est dans tout », les divisions de même ordre sont toujours en correspondance entre elles, par l'effet même de leur analogie. Le second de ces principes est que si tout état est limité par son supérieur, il est cependant pénétré, imprégné par tous ceux qui sont au-dessus de lui.

Ainsi, dans Cosmopolis, non seulement la Noblesse, par exemple, aura sa plèbe, sa bourgeoisie et sa mentalité, mais il y aura constamment aussi quelque noble détaché parmi les groupes de la bourgeoisie et de la plèbe, pour les seconder en leur activité, et il en sera ainsi de toutes les autres classes ou de leurs groupes secondaires.

L'activité d'un citoyen ne sera donc limitée que par ses capacités ou ses désirs, et c'est là le propre de la liberté.

Au point de vue politique, Cosmopolis est gouvernée par un chef sur le compte duquel il est nécessaire de nous étendre un peu.

Toute réalité collective doit être d'abord à l'image du Cosmos dans sa constitution, c'est-à-dire quaternaire ; en outre, elle doit se personnifier afin d'assurer son unité et parce que l'Impensable ne peut se manifester que par l'individu. L'élément qui fait cette unité personnelle d'une collectivité, c'est son *Chef*. Il est pour elle ce que l'Homme est pour le Cosmos, le centre sur lequel les deux pôles opposés viennent accomplir leur manifestation vivante dans l'harmonie de leur union et qui la leur rend comme par une réaction pathétique où chacun d'eux se retrouve dans l'amour de l'autre. Il est comme le soleil sur qui se rassemblent tous les mouvements des planètes et qui, en échange de leur soumission, déverse sur elles la Chaleur, la Lumière et la Vie. Il est comme le cœur qui reçoit de la

chair et de l'air les deux éléments opposés de la nutrition pour les unir et lancer avec eux la bénédiction de la vie dans tout l'organisme. Comme Ad-Ad, le prééminent dont le royaume resplendit au centre de nos quatre cieux actuels, comme IE, dans l'or de l'essence, au milieu du septénaire de nos cieux cosmiques (1), il rassemble en lui les aspirations physiques et nerveuses de la foule avec les effluves psychiques et mentales de la Cité, les désirs évolutifs de la Terre avec les forces directrices des Cieux, pour en déverser sur tous l'Harmonie unifiée et vivifiante. La Sagesse antique de la Chine l'a parfaitement caractérisé en en faisant le Fils du Ciel, qui, chaque printemps, ouvre, en grande solennité, les premiers sillons de la Terre et les féconde.

Représentant, à la tête du peuple, de l'Intelligence et de la Sagesse dont la hiérarchie supérieure, par la sélection rigoureuse de l'initiation, est la dépositaire, il doit être présenté par cette dernière.

Représentant, en face de la même hiérarchie des aspirations, des désirs, des besoins des souffrances du peuple, il doit être élu par lui sur cette présentation.

Responsable envers le peuple, il peut être déposé par le peuple, quand il ne réussit pas à lui assurer la vie paisible et heureuse qu'il lui doit ; tandis que la hiérarchie sacrée qui l'a élevé, instruit, présenté et qui l'inspire, doit avoir le droit de lui retirer le pouvoir auquel elle l'a porté, si, par ignorance ou par orgueil, il viole dans son exercice, les prescriptions de la conscience sociale qu'elle représente.

Pour exercer son action d'harmonie réalisatrice il doit avoir à sa disposition les quatre forces par lesquelles, d'après la doctrine Cosmique, s'achève toute manifestation : l'Utilité, la Force, la Vie et la Lumière. Dans la cité, elles représentent les fonctions duelles des classes intermédiaires qui servent ainsi à la centralisation, sur le Chef, des deux

(1) Voir pages 274 à 277 et 329 de la *Revue*, 1re année.

activités extrêmes, savoir, selon nos termes modernes : la Finance et la Magistrature que l'on peut considérer comme les états nerveux et psychique de la bourgeoisie ; l'Armée et les Rites représentant les mêmes états pour la Noblesse : Pour le nerveux, la fonction économique et pratique du peuple qui est le corps, et pour le psychique, la fonction mentale des hiérarchies, qui est l'esprit de la cité, se trouvent unifiées en leur quaternaire et personnifiées sur la personne du Chef. De là l'éclat et la majesté de sa fonction suprême qui pour lui-même devient un danger terrible s'il n'est pas accoutumé à régler sûrement toute sa conduite sur les vertus capitales de sincérité, d'humilité et de charité, c'est-à-dire s'il n'est pas un *Initié* dont le caractère soit aussi bien éprouvé que la Sagesse.

On peut concevoir assez aisément la possibilité de développer, dans les classes élevées de la Nation, par une éducation dont la sollicitude infatigable doit s'appliquer à tous les âges, à toutes les conditions, à toutes les aptitudes, les vertus nécessaires à la fonction du Chef et de tous ses auxiliaires de différents ordres. C'est l'*initiation* avec tous ses degrés hiérarchiques qui peut assurer cette nécessité, en conduisant les hommes jusqu'aux puissances les plus élevées qu'ils puissent atteindre, jusqu'à la cause cosmique elle-même. C'est ce que l'antiquité avait réalisé au moyen de ses mystères ; c'est l'organisation dont la Chine conserve l'image bien perceptible encore ; c'est ce que peuvent reconstituer les *psycho-intellectuels* quand ils auront reconnu la grandeur de la tâche où la *Tradition* les convie.

Quand ils y réussiront, ils seront en état de présenter au peuple des chefs, des gouvernants vraiment dignes de ce nom, vraiment capables de la sagesse et du dévouement qu'exige la moindre des fonctions directrices. Et de ce jour l'harmonie sera bien près d'être réalisée parce que le peuple, qui représente la passivité sociale, est toujours prêt à suivre avec soumission ceux qui font preuve envers lui d'une

sollicitude sincère et d'une puissance suffisante. Il faut savoir lui assurer la plénitude de la vie à laquelle il a droit, la protection de sa fécondité laborieuse, la garantie de ses aspirations légitimes, l'agrandissement de son idéal même, et l'on peut être assuré de le voir répondre aux efforts et aux sacrifices spirituels de ses conducteurs autant par l'abondance de ses productions qui sont la joie, la plénitude de sa vie, que par sa soumission à une direction dont la puissance réelle ne cessera de provoquer son admiration et sa confiance sans lui rien faire perdre de sa liberté.

Qu'est-ce, en effet, que pourra désirer légitimement le citoyen de Cosmopolis qu'il ne puisse trouver à sa portée. La nature de son travail est réglée par ses goûts et ses capacités. Bien qu'il soit à l'abri des besoins les plus pressants de la vie, son intérêt à l'activité de la production est soutenu autant par ses propres instincts que par la certitude qu'il augmente avec elle la plénitude de ses satisfactions corporelles, sachant qu'il aura sa juste part dans la richesse totale. L'intérêt lui fera verser sans peine, et comme un placement profitable, cette *contribution* à la vie sociale qui lui paraît si pénible sous le régime individualiste et qu'il lui dispute avec tant d'âpreté. Quant à cette partie de sa production qui doit fournir aux besoins matériels de ses protecteurs et de ses chefs tandis qu'ils remplissent pour lui les fonctions supérieures, le respect, la reconnaissance, l'attachement en adouciront complètement le devoir, parce qu'ils seront dignes et capables de leurs missions.

Attaché à la vie terrestre par sa prospérité même, notre citoyen ne risquera pas plus de s'égarer dans les illusions d'un mysticisme maladif, que de tomber dans le désespoir d'un pessimisme désolé. Certain d'obtenir, autant qu'il est possible, ou de lui-même, ou de ses supérieurs immédiats, la satisfaction de ses aspirations naturelles, il ne risquera pas de livrer le meilleur de ses forces à des êtres invisibles et inconnus, dans l'illusion d'un secours providentiel qui suppléerait à tous ses efforts. La morale étant toujours

réglée pour lui sur son avancement, il ne sera jamais tourmenté par l'accomplissement de devoirs impossibles ou mystérieux. Sa conduite sera d'accord avec ses principes et avec les principes universels.

Il ne risquera point cependant de s'enlizer dans les engourdissements d'un matérialisme indolent et cupide parce que ses chefs sociaux, qui sont ses guides spirituels aussi bien que temporels, auront soin d'entretenir et de satisfaire sans cesse, autant que ses capacités le permettront, ses aspirations idéales et sa perception de l'harmonie cosmique. Un culte approprié et sain le rendra continuellement le témoin de l'élévation réelle de ses instructeurs et de la puissance que tout homme peut conquérir contre la Fatalité, à mesure qu'il s'élève.

Si tous les instincts de son activité corporelle, nerveuse, psychique et mentale sont ainsi satisfaits, pendant toute la durée de son existence, par une société où il est assuré de trouver, avec l'élévation de ses aspirations religieuses, la lumière de son esprit, les joies de l'art et la paix dans le travail, la mort même ne l'effraiera pas quand viendra le soir de son jour laborieux, à l'heure où il sera condamné à quitter son corps épuisé par la rigueur de nos lois actuelles. Ne saura-t-il pas que ce repos n'est que temporaire, que, par l'harmonie même de sa conduite actuelle, il peut compter se réveiller un jour de ce sommeil où le temps n'a plus de mesure et dont l'éternité future effacera bien vite jusqu'au souveuir?

Ne saura-t-il pas que ce réveil sonnera pour lui comme pour tous ses frères le signal d'un triomphe éclatant de l'Humanité sur toutes les souffrances du Mal, l'aube de l'éternité radieuse où se réalisera en lui toujours de plus en plus, Celui dont il n'est aujourd'hui que le temple obscur et mystérieux?

Ne saura-t-il pas enfin que, jusque dans le sommeil de la Mort, il peut compter encore sur la protection de ces frères terrestres qui l'ont aidé dans sa vie en la prolongeant

de leur mieux et qui se transmettront comme un héritage sacré le devoir de préserver ses restes contre toute atteinte néfaste ?

Mais, va-t-on dire, les désirs du citoyen seront donc toujours purs et légitimes à Cosmopolis, car on ne prévoit pas ici qu'il en éprouve d'autres ?

Non, sans doute, il n'est point permis de compter sur une perfection pareille tant que la Lumière de la Justice ne brillera pas de tout son éclat sur l'Humanité, c'est-à-dire avant le jour de la restitution totale. Il y faudra donc aussi des lois pénales ; seulement, comme tout est fondé ici sur la communion des profits aussi bien que des efforts, le principe de la répression légale, au lieu d'être dans une punition proprement dite, pourra toujours se borner à l'excommunication plus ou moins longue, plus ou moins étendue. Il trouvera particulièrement son application dans les cas d'endurcissement invincible et pour les crimes les plus graves que nos sociétés punissent de détentions perpétuelles ou même de la mort. Il y aura certainement un certain nombre de citoyens dont l'égoïsme invincible se refusera, malgré tous les efforts et toutes les lumières, à accepter la loi d'union cosmique ; leur liberté doit être d'autant plus respectable, même en ce point, qu'elle correspondra souvent à de grandes qualités intellectuelles ou morales qui seraient perdues pour l'humanité et pour le cosmos même si la répression de leur révolte les paralysait. Elles seront au contraire profitables aux séditieux eux-mêmes si l'on se contente de leur appliquer la peine de l'exclusion ; puisqu'ils se prouvent, en effet, incapables d'évoluer autrement que par la discipline implacable de la lutte pour l'existence, le droit véritable de Cosmopolis à leur égard et la conduite la plus charitable est de les rendre à la vie qu'ils préfèrent. Il suffira pour y satisfaire de fonder, au milieu même de notre état cosmique s'il est nécessaire, un centre individualiste, une *Autopolis* qu'on aura soin seulement d'isoler du reste de la nation et de tenir en observation aussi constante

qu'est tenue sur notre terre la région de l'Hostile. Taches exceptionnelles où l'on s'efforcera de hâter, par la propagande et l'exemple, les enseignements lents et pénibles du mal individualiste qui se ronge lui-même.

Quant aux moyens transitoires propres à transformer en cet état de mutualité fraternelle l'égoïsme social qui nous régit aujourd'hui jusqu'à vouloir ériger l'anarchie en principe, nous les avons rappelés une fois de plus tout à l'heure, mais on ne peut trop les répéter dans la crainte de laisser confondre les doctrines cosmiques avec la foule des utopies qui voudraient guérir nos langueurs modernes par une refonte immédiate et complète de la société. Les lois cosmiques nous apprennent que la mentalité domine toutes les formations et leur perpétuité ; ce n'est donc pas au chef, c'est-à-dire au cœur social, c'est à la tête de la nation, à l'initié, au sage, qu'il appartient de ramener l'Humanité aux principes de la vie saine et durable, à la seule loi véritable du monde, que la tradition a conservée à travers les âges. Et ce n'est que par persuasion, par conviction, dans la plénitude de leur liberté que les Hommes peuvent être rappelés à ces principes immuables.

C'est pourquoi les détenteurs de la Tradition s'efforcent de grouper autour d'elle, avant tout, le noyau des psycho-intellectuels en leur offrant à côté de ses enseignements l'initiation pratique correspondante qui doit faire d'eux, au milieu de nos nations individualistes, le modèle des citoyens du monde, le type de la société où la conduite, d'accord avec la conscience morale, procure la plénitude de la vie harmonique et féconde.

DEUXIÈME PARTIE

TEXTES COMMENTÉS

Les mémoires d'outre-tombe d'Attanée Oannès
(Suite)

LE DOMAINE D'ALLAHOH

Je m'éveillai dans une brume de splendeur dorée semblable à celle que l'on voit au lever du soleil en été, sous un ciel sans nuage, à l'heure où la rosée mouille encore la verdure.

Je me souvins que j'avais vu en songe, pendant mon sommeil, le domaine dans lequel je me reposais ; il était fixe, tandis que ses dépendances immédiates étaient mobiles. Regardant alors en dehors, ou en haut comme disaient les habitants de la terre, je vis que la splendeur or pâle à forme irrégulière (1) se séparait et devenait très petite par le fait de son éloignement. Je compris que ce que j'avais vu pendant mon sommeil était dans des raréfactions variées de l'atmosphère de la terre et que le domaine d'Allahoh se trouvait dans chacun de ses degrés.

J'étais seul, autant que je pouvais en juger ; un silence absolu régnait autour de moi. Au bout d'un instant j'appelai Allahoh mais tout resta silencieux ; je n'entendis même pas la voix que le messager m'avait dit être celle de la passivité d'Allahoh. Je prononçai doucement les mots : « Qui sait ? » Aucune voix ne les répéta.

Mon voyage aérien et mon repos m'avaient fortifié ; je me levai conscient de ma force et je pris le parti d'examiner ma demeure actuelle, car je cherchais toujours à m'instruire, bien que l'objet de mon ascension fût la restitution deMa-Vasha et d'Azen.

Je regardai donc autour de moi et je vis que j'avais reposé près de la limite : vers le centre, les splendeurs de-

(1) Voir page 275 de la présente année.

venaient plus brillantes et aussi loin que mon regard pouvait pénétrer il y avait une voûte d'une splendeur carmine en forme sphérique : cette enveloppe bien nette était semi-transparente. J'allai vers elle sans hésiter et en la traversant je ressentis une joyeuse ardeur, accompagnée d'un accroissement de forces très agréable, qui augmenta en moi la conscience de ma propre puissance.

Dès que j'eus franchi l'enveloppe de couleur carmin j'en aperçus une seconde de couleur rose et en la traversant j'éprouvai un réconfort plus profond et plus grand. Elle était suivie d'une troisième enveloppe, d'un bleu intermédiaire entre le bleu marin et le bleu céleste. Je compris alors que le centre dont je m'approchais était entouré de la sphère comme d'une aura appartenant aux degrés nerveux, psychique et mental de l'état physique et en passant je me demandai mentalement si ces trois enveloppes étaient tirées de leur centre ou si elles étaient des sphères sustentatrices. « Quoi qu'il en soit, me dis-je, il n'y a pas à douter que la passivité d'Allahoh dont j'ai entendu la voix ne soit au milieu des enveloppes soit dans un, ou plusieurs, des degrés de son être, soit dans leur intégralité. » Et comme je passais par la splendeur bleue je fus surpris de voir que le centre dont je m'approchais n'était que l'un de trois centres qui formaient les pointes d'un triangle. Le véritable centre était à ce qu'il me semblait une petite sphère d'un violet foncé et peut-être n'aurais-je pas pu dire si elle était noire ou de ce violet foncé si une longue expérience ne m'avait appris que le noir parfait n'existe pas plus que le blanc parfait.

Je m'arrêtai encore et je pensai que la passive d'Allahoh reposait peut-être au centre, voilée par la puissance suprême et protectrice de celui-ci et entourée de trois de ses émanations. Cette pensée se fortifia lorsque, en essayant de pénétrer jusqu'à la partie de la splendeur bleue qui était près du véritable centre, je constatai qu'une force, invisible mais puissante, m'en empêchait.

Fort intrigué, je traversai l'enveloppe azur et alors j'aperçus une sphère d'un bleu pur de la même teinte que celui dont je venais d'émerger mais plus transparente et plus radieuse. En la traversant je sentientai l'imperfection de ma mentalité et je constatai que l'endroit qui m'avait été préparé dans le lieu des dormeurs, dans sa simplicité presque brute, était tout à fait ce qui convenait pour mon séjour.

Alors, successivement je traversai une enveloppe rose clair, puis une autre carmin clair et tout d'un coup tout fut obscur devant moi. Cette obscurité ne me troubla nullement, car je compris que l'être ou les êtres qui reposaient ou travaillaient au centre étaient enveloppés de puissance ;

en examinant de plus près je ne doutai pas un instant qu'un seul être ne fût ainsi protégé et que cet être ne fût une émanation de la passive centrale.

Si grand que fût mon désir de connaissance je ne voulais en aucune façon être intrus ni rien tenter hors de l'ordre : j'éprouvai néanmoins une sensation de désappointement à la pensée que, selon toute probabilité, la même force invisible me repousserait de nouveau. Je m'approchai de l'obscurité avec prudence et grande fut ma joie de constater que je pouvais y entrer aussi facilement que j'étais entré dans les enveloppes. Cependant le contraste était tellement grand entre la splendeur carmine claire et l'obscurité violette que je ne pouvais rien distinguer. Je m'arrêtai donc encore pour recouvrer l'usage de la vue ; j'avais le plus grand désir d'approcher de la passive avec le plein usage de mes sens, car j'avais ouï dire qu'il avait été permis à certains hommes d'approcher d'une grande Passive qui reposait et qu'elle leur avait révélé ce qui était occulte.

Mes yeux s'accoutumèrent graduellement à l'obscurité. Je reconnus qu'elle était d'un violet riche, ne contenant la similitude d'aucun objet ; je vis aussi qu'à mesure que j'avançais lentement et sans bruit le pourpre se changeait en violet rosé. Alors dans l'expectative je fermai les yeux, j'entrai au centre et je m'arrêtai tranquillement, toute ma pensée concentrée sur la question que je poserais à la grande Passive en présence de qui j'étais.

Je me décidai à demander mentalement : « Le désordre a-t-il une origine ? »

Puis j'ouvris les yeux et je fis un pas en avant. Sur un nuage violet, immobile dans la profondeur du repos, était Azen, beau comme une statue idéale !

« Azen ! Azen ! »

Mon cri de surprise et de joie n'eut pas de réponse et la joie fit place à la douleur lorsque je constatai que le degré d'être nerveux d'Azen était séparé de son degré d'être psychique aussi complètement que le degré nervo-physique, qui reposait au milieu du lac souterrain, était séparé de ce degré nerveux rencontré d'une façon si inattendue.

Mon plan d'action avait été d'abord de retrouver Ma-Vasha, de la reprendre avec moi, puis, avec son aide, de chercher Azen ; ma découverte inattendue changeait ce plan.

Me rendant facilement compte qu'il n'était pas possible de m'acquitter simultanément de ces deux missions, je pris le parti de tenter d'abord l'achèvement de celle qui se trouvait ainsi commencée indépendamment de ma volonté. Le moyen le plus efficace d'y réussir me parut être de m'extérioriser dans l'endroit où reposait Azen, laissant mon degré

d'être nerveux sous la puissance protectrice d'Allahoh, puis de passer aux degrés plus raréfiés de son domaine que j'avais vus lorsque je reposais en sommeil réparateur ; car j'avais observé qu'on ne doit quitter un degré d'être qu'autant qu'on est attiré par un désir intense de sympathie et spécialement celui d'un rapport de contact.

Comme je sentientais ce désir, des mains fortes serrèrent doucement mais fermement les miennes qu'instinctivement j'avais étendues, et en levant les yeux je vis les yeux bleus et profonds d'un être à ma propre similitude.

« Ne craignez rien ; vous n'êtes pas seul tant que vous aurez besoin de ma présence ; partout où vous serez je me trouverai. Je suis le messager d'Allahoh ; c'est lui qui m'a envoyé. »

— « Et Azen ? Comment et quand est-il venu ici ? Qui a séparé son être ? »

— « Qui sait ? »

Et la voix de la Passive répéta comme un écho les mots du messager : « Qui sait ? Qui sait ? »

Je fus impressionné par l'idée que le degré d'être nerveux d'Azen, dont le degré psychique avait été séparé par l'hostile, avait dû être transporté jusqu'à l'abri du domaine d'Allahoh, de même que son corps avait été transporté, par ceux qui l'aimaient, de son propre pays jusqu'à la Hiérarchie de la montagne sacrée. Cette pensée fut connue, car la voix de la Passivité répondit de nouveau : « Qui sait ? Qui sait ? »

Alors une somnolence calme mais irrésistible m'envahit et la dernière chose dont j'eus conscience fut que le messager me soulevait doucement, me plaçait sur un nuage violet et que je reposais ainsi aux pieds d'Azen.

Je m'éveillai comme je m'étais endormi, sur un nuage, aux pieds d'Azen, mais celui qui se tenait debout à ma gauche n'était pas le messager et les yeux qui rencontrèrent les miens étaient remplis de tendresse plutôt que de gravité.

« Vous vous êtes éveillé, me dit-il d'une voix très douce, dans le domaine psychique d'Allahoh, où repose Azen dont vous désirez ardemment la restauration. C'est par la volonté d'Allahoh que je suis ici pour vous aider quoi que vous désiriez. »

— « C'est bien, répondis-je, que louanges et grâces soient rendues à Allahoh à jamais. Ma volonté est de quitter, si cela est possible, le corps psychique dans lequel je viens de m'éveiller à la conscience, pour passer sans délai dans le domaine d'Allahoh et dans le lieu où Azen repose dans le degré mental.

— Qu'il soit fait selon votre volonté ! »

Je tombai de nouveau dans un sommeil profond, sans rêve, et, de nouveau, je m'éveillai aux pieds d'Azen ; mais cette fois aucun nuage ne lui servait de couchette car il n'y en avait pas dans la région. Il était debout, droit, resplendissant, d'une splendeur saphirine, et beau au-delà de toute conception. Il regardait en bas fixement, non pas vers moi, mais dans l'immensité qui était sous lui et où une légère ligne dorée désignait l'empire d'Allahoh plutôt qu'elle ne le limitait.

— Azen ! Azen ! réjouissez-vous avec moi, car je suis venu pour vous délivrer, pour vous aider à vous revêtir des degrés psychique et nerveux de votre être, pour vous guider ensuite à l'endroit où repose en sûreté votre forme nervo-physique qui, bientôt, sera capable, comme l'espèrent ceux qui la gardent, de revêtir le vrai corps physique et, ainsi, de devenir immortelle.

— Qui êtes-vous, vous qui me parlez ainsi ? d'où venez-vous ? Levez-vous et répondez-moi.

Les paroles étaient péremptoires mais le ton de la voix était léger et doux. Je me levai donc à son commandement et lui racontai tout ce qui m'était arrivé depuis le temps où j'avais rencontré Doh pour la première fois, jusqu'à l'instant présent où je m'éveillais dans la région de la mentalité Azerte.

Il écouta ma narration avec un intérêt évident puis il dit : « C'est à votre présence que je dois mon réveil dans cet endroit ; vous êtes mon sauveur ; faites de moi ce que vous voudrez. »

Heureux de trouver ce libre assentiment à mon pathétisme, j'allais dans un premier mouvement prendre la main d'Azen, mais il y avait en lui une dignité, une majesté si inexprimables qu'elles me rendirent impassible toute familiarité, tout signe d'affection même ; je me contentai de dire :

— Descendons vite à la région psychique afin de nous revêtir des corps que nous avons déposés, puis nous approcherons de nouveau de la terre solide et nous reprendrons nos corps nerveux. Je vous guiderai ensuite vers la montagne sacrée du sommet de laquelle je puis vous indiquer l'endroit où reste votre forme nervo-physique dans le lieu de repos souterrain des dormeurs.

— Avant cela, répondit mon compagnon, il est nécessaire, comme vous devez le savoir, puisque vous possédez certainement la sagesse occulte sans laquelle vous ne seriez pas ici, il est nécessaire, dis-je, que vous reposiez pendant quelque temps du repos de l'assimilation à ce nouveau milieu. Nous devons en effet forcément traverser des régions où les ennemis de l'homme sont puissants, d'une puissance toujours croissante ; il faut donc, de toute néces-

sité, avoir soin de conserver vos forces. Or, rien n'est si épuisant que le changement fréquent de densité, c'est-à-dire la reprise et l'abandon répétés de degrés d'être ; un certain nombre de sensitifs ont perdu, dans cette opération, quelque degré ou quelque état d'être ; parfois même la personnalité tout entière. Cependant, avant que vous ne vous reposiez, je vous prierai d'essayer avec moi une expérience d'un profond intérêt ?

— Volontiers, car bien que je reconnaisse la sagesse de votre conseil, je ne ressens en ce moment aucune fatigue.

— C'est parce que vous êtes dans mon aura et parce que nous sommes dans un empire puissamment protégé, mais lorsqu'il n'en sera plus ainsi vous sentienterez le besoin de force et d'endurance.

— Probablement, Azen, mais faisons maintenant l'expérience, après j'aurai tout le temps pour me reposer jusqu'à ce que je m'éveille de moi-même.

— Il me dit alors : « Beaucoup de choses merveilleuses nous sont parvenues par tradition, au sujet du degré de la mentalité Azertc ; on rapporte entre autres que si quelqu'un, qui se dépouille volontairement des degrés plus denses de son être, peut atteindre cette région dans la perfection de sa personnalité mentale, les corps dont il s'est dépouillé, dûment protégés, sont, pour lui, des intermédiaires entre sa mentalité et la terre ; de sorte qu'il peut non seulement voir le corps le plus matériel dont il s'est dépouillé, mais l'utiliser même de façon à pouvoir se mettre en rapport avec ceux qui sont dans le corps le plus matériel ; il peut, en outre, conférer ce même pouvoir à celui qui, comme moi, a été dépouillé par force de ses degrés d'être. Mon idée est que nous éprouvions ensemble la vérité ou la fausseté de cette tradition du passé lointain ».

— Je ne demande rien tant. Vous n'auriez pas mieux exprimé ma propre volonté et mon désir...

— C'est bien ! gravez nettement et profondément dans votre mentalité l'image de votre propre lieu de repos, puis celle du mien, en ayant bien soin de ne pas confondre ces deux images ; exercez-vous, ensuite, à vouloir me mettre en rapport d'affinité avec l'entourage de votre propre corps, puis avec l'entourage du mien.

Tout en parlant ainsi mon compagnon avait, à ma grande satisfaction, pris affectueusement et fermement mes mains dans les siennes. M'isolant alors en pensée de tout l'entourage actuel, je concentrai tout mon désir et toute ma volonté vers les corps dont je m'étais défait et ma joie fut intense lorsque je constatai que je pouvais matérialiser la pensée à travers eux et au moyen d'eux, de sorte que je

sentientai bientôt ce qui se passait dans le lieu souterrain de repos quoique j'eusse conscience que ma présence n'était pas sentientable pour les mages qui se trouvaient dans ce lieu. Toujours désireux de sympathie, je demandai à mon compagnon : « Voyez-vous aussi cette partie de mon être qui repose dans le lieu des dormeurs?

— Je la vois, répondit-il, comme à travers une vapeur rouge, aidez-moi. »

Et je l'aidai de tout mon désir et de toute ma volonté jusqu'à ce qu'il dit au bout d'un instant : « A présent je vois clairement ; mon désir intense est de voir aussi mon propre corps matériel quitté depuis si longtemps. »

Quoique l'égoïsme me poussât à veiller seulement sur mon propre moi plus dense, domptant ce sentiment, j'essayai de concentrer en foyer ma pensée exclusivement sur le magnifique lieu de repos d'Azen. J'y réussis et je vis encore la splendeur du lieu de repos de ce grand Holocauste humain.

— « Tout va bien : reposez-vous maintenant. »

C'était la voix de mon compagnon qui exprimait cette joie ; ses yeux étaient remplis de bonheur et il serrait mes mains dans les siennes d'une forte étreinte dont j'appréciai toute la sympathie.

— « Je vais me reposer maintenant ; je tiens à ne pas perdre de temps, à ne pas retarder notre descente et votre restauration qui est une partie de ma mission. »

Ses yeux illuminés par la joie et le triomphe rencontrèrent les miens ; un repos ineffable me pénétra et je m'endormis encore. La dernière chose dont j'eus conscience fut que le bras d'Azen m'entourait et me soutenait et que ses lèvres qui exhalaient un souffle frais et parfumé s'étaient posées légèrement sur mon front.

Pendant combien de temps fus-je inconscient ; je ne saurais le dire. Je m'éveillai dans un état de pure intellectualité, et grâce à cet état je m'aperçus que ce que j'avais pris, avant de m'être reposé, pour une simple immensité toute nue, de couleur bleu de mer, avait, en réalité, ses traits variés ; forêts, eaux déserts, localités habitées ou localités inhabitées. Bientôt, je remarquai que les scènes qui s'y passaient m'étaient familières, toutes sans exception. Je méditai longuement et profondément sur la question de savoir si elles existaient effectivement d'une existence indépendante, dans le degré de mentalité, ou si elles étaient confinées dans ma propre mentalité. Je désirais vivement éclaircir ce point afin de savoir si les objets plus ou moins organiques que je voyais possédaient comme moi-même le degré de la mentalité. Si, par conséquent, ils avaient ici une personnalité propre, ou s'ils dépendaient de ma men-

talité pour la reproduction de leur forme et sa conservation.

Pour la première fois je constatai la sagesse des paroles d'un certain voyant du passé lointain qui, pendant qu'il était homme sur la terre, était entré dans les sept cieux : « Que celui qui désire parvenir à la personnalité dans les divers degrés d'être n'agisse, ne parle, et surtout ne pense que conformément à la charité et à la justice ; qu'il ne s'entoure que de ce qui est pur et sage, fort et beau, endurant et en affinité avec tous ceux de bonne volonté ; car, partout où il ira, son bien-être sera assuré, et il sera reçu comme un bienfaiteur. »

J'avais malheureusement conscience de n'avoir pas toujours suivi ce conseil et, quoique j'essayasse de concentrer mes pensées seulement sur les événements de mes vies terrestres, que j'avais du plaisir à me rappeler, il m'était impossible de séparer le tout de ce qui m'entourait ; or, parmi les scènes auxquelles je désirais vainement ne plus songer, mon refus de suivre le conseil d'Ad-Ad et de retourner vers Ma-Vasha se dressait avec persistance. Non-seulement les scènes de chaque jour dans lesquelles nos vies s'étaient confondues pendant si longtemps se dressaient devant moi, mais je la voyais aussi pendant les longues années qu'elle avait passées seule dans la maison des veuves ; je revoyais le jeune captif avec lequel je l'avais mise en rapport par mon imprudence, je revoyais les scènes que Smalla m'avait dépeintes, et ces scènes, si elles étaient vraies, prouvaient que Ma-Vasha était entièrement sous l'influence de Doh ! Doh ! je ne le regardais plus seulement, maintenant, comme l'ennemi de la terre et de l'homme mais aussi comme mon ennemi personnel et particulier ; je ne pensais plus qu'à trouver un moyen, un stratagème quelconque, pour le livrer à la puissance des triples hiérarchies de la forêt et des neiges.

Par ce que Smalla avait décrit j'étais certain que, là où était Doh, là aussi était Ma-Vasha ; je devinai comme par intuition que l'endroit où ils étaient se trouvait dans la sphère d'attraction de la terre ; me rappelant donc combien était grande l'affinité qui m'unissait à Ma-Vasha, spécialement dans le degré psychique de notre être, je résolus de revenir à la région psychique, aussitôt que j'aurais restauré Azen, et d'y suivre un plan systématique d'investigation.

Tout en méditant ainsi, je buvais pour ainsi dire de la force ; j'étais enchanté de voir que chaque respiration vitalisait mon être dans son intégralité ; je constatais ainsi quelle perte immense l'homme a subie par le fait de l'épuisement et de l'empoisonnement de l'air qui, primitivement, pouvait sustenter son être physique entier, selon les raréfactions et densités variées de ses parties constituantes.

Désirant savoir si mon compagnon sentientait la même satisfaction et la même jouissance que moi, j'ouvris les yeux et en même temps j'appelai Azen. A ma grande surprise, aucune voix ne me répondit et regardant autour de moi je me trouvai seul. Je me levai brusquement et j'appelai à haute voix : « Azen ! Azen ! » ; mais ne recevant aucune réponse je me dis « : Où donc est Azen ? »

Et la voix dont le messager avait dit : « C'est la voix de la passivité d'Allahoh », répondit : « Qui sait ? qui sait ? »

Mille pensées variées se succédaient avec la rapidité de l'éclair dans mon esprit troublé ; mais elles revenaient toujours à une même qui les dominait toutes ; c'est que Doh avait guetté mon ascension, qu'il m'avait privé de mon compagnon, et avait anéanti mon triomphe anticipé de la restauration d'Azen, soit en le transportant loin d'ici, soit même, ce qui était plus probable, en lui retirant sa vitalité, en le désintégrant non seulement dans le degré mental, mais jusque dans les degrés psychique et nerveux de son être !

Ma joie se changea donc en douleur et je fus triste d'une grande tristesse ! A cette douleur succéda bientôt, non pas la peur, mais la conscience d'un danger. Il n'était certainement pas imaginaire, car bientôt j'aperçus que mon entourage était enveloppé d'une lueur blanche ; elle ne laissait passer que les parties constituantes de l'atmosphère respirable propre à la sustentation ; au-delà de cet enveloppement, il y avait une couche de tout petits êtres atomiques, vivants, des plus répulsifs et antagonistes ; déroutés et rendus furieux par l'obstacle qui les arrêtait, ils se battaient et se massacraient les uns les autres, n'ayant qu'une idée commune : traverser la transparence délicate mais efficace qui enveloppait l'endroit où je m'étais reposé.

Leur nombre augmentait d'instant en instant et avec leur nombre augmentaient aussi les attaques vindicatives des uns contre les autres, et leurs efforts pour franchir l'obstacle.

En regardant ces tout petits hostiles je me rendis compte que les aspirer serait introduire dans mon être les destructeurs de la force vitale ; ma seule voie d'évasion, pour entrer dans l'atmosphère mélangée, était de traverser avec rapidité, et sans respirer, la couche de ces êtres ; cela se pouvait encore à présent mais ne serait plus possible si on leur laissait le temps d'augmenter d'épaisseur. Je serais alors prisonnier ; la préservation de ma personnalité dépendrait uniquement de la stabilité et de l'endurance de mon enveloppement, dont j'ignorais absolument l'origine.

Je jugeai avec calme, qu'après ce qui était arrivé à Azen et dans les conditions actuelles, persévérer dans mon plan

serait simplement me suicider ; je résolus donc, si je réussissais à traverser cette couche de touts petits hostiles, de reprendre les corps dont je m'étais défait dans les régions psychique et nerveuse, et de revenir en toute hâte au lieu de repos où l'on me gardait, afin de rentrer dans mon corps nervo-physique.

Après avoir respiré profondément, je traversai rapidement et d'un puissant effort la couche des petits hostiles, sans m'arrêter pour regarder ni en arrière, ni à droite ni à gauche. J'avançai à la hâte dans l'atmosphère mélangée de la région mentale et je ne m'arrêtai que quand je fus arrivé à l'endroit où je m'étais défait volontairement de mon corps psychique, aux pieds de celui d'Azen.

A ma consternation je n'en trouvai aucune trace ; la forme d'Azen, belle dans sa majesté et sa sérénité, n'était pas déplacée mais mon corps n'y était plus. Pour la deuxième fois je vis le danger que je courais et en même temps le désir d'être en homme sur la terre me saisit avec intensité ; tandis que le rassemblement des petits hostiles autour de l'endroit où Azen reposait me prouvait qu'il serait bientôt trop tard. En outre, quoique j'eusse touché seulement la limite de la région psychique, je sentais que je n'étais pas vêtu et que mes sens me manquaient rapidement ; il n'y avait qu'un moyen de revenir à mon point de départ, c'était de *prendre la forme psychique d'Azen.*

Je savais par ce que j'avais vu dans la région mentale que sa mentalité avait été séparée soit volontairement, soit involontairement du degré psychique de son être, il n'y avait donc aucune raison pour que je ne prisse pas sa personnalité psychique. Il est vrai que la prise de degrés d'être d'autrui était défendue sous peine de violer la loi de charité à cause de la confusion que peut causer une telle pratique mais une loi supérieure et primordiale prédominait : la conservation du soi ; or, il n'y avait pas d'autre moyen, pour moi, de conserver mon individualité que cette prise de possession. Je la considérai donc comme normale et irréprochable aux yeux de tous ; d'après ce que je savais, celui à qui appartenait la forme que je prenais n'avait plus sa personnalité mentale dont les degrés psychique et nerveux avaient été l'habitation vivante et capable de leur répondre. Je ne doutais pas — et cette pensée me réconforta beaucoup — que la personnalité de l'état d'âme d'Azen ne fût sauvée et ne fût à jamais l'habitation responsive et vivante de tous les états et degrés plus raréfiés de son être.

Alors je me posai ces questions : Combien de temps ai-je dormi dans l'état de mentalité ? Sous l'influence et la puissance protectrice de qui ai-je reposé ? Ce que j'ai sentienté

est-ce ce qui appartient, au moins partiellement, à ma propre mentalité, ou ce qui existe dans la mentalité de l'être dont la puissance sustentatrice et protectrice m'a enveloppé pendant que je reposais ?

Et je me souvins de ce qui était reçu au sujet de Shelama, le grand lutteur, à savoir : tandis que dans les prisons de concrétions dans lesquelles il était descendu, un moment était comme un jour de la terre, dans la région ou état nerveux, au contraire, mille jours sont comme un jour de la terre ; le défaut de sentientation du temps est en proportion de la raréfaction des degrés.

Mais tandis que ces pensées se succédaient mes sens s'obscurcissaient ; j'entrai en toute hâte dans la forme psychique d'Azen que je trouvai comme je l'avais pensé inhabitée et, là, par la force de ma volonté, je calmai tout trouble intérieur, afin de me reposer dans le repos essentiel de l'assimilation.

Lorsque je m'éveillai naturellement de mon sommeil réparateur, je ne perdis pas un instant : je me levai et je me préparai à me diriger vers la terre pour me matérialiser de nouveau.

En regardant autour de moi je m'aperçus que tout semblait changé depuis mon départ : en fait, ma vue était tellement étendue et si nette que mon premier désir fut de rester dans la région psychique pour y rechercher Ma-Vasha, dans ma perfection et ma puissance nouvelles. Mais dans la pensée que j'avais pris le corps psychique d'Azen et que, par conséquent, il était de mon devoir d'informer ceux qui pouvaient l'aider, je me déterminai à descendre vers la montagne sainte. Je constatai ma petitesse en face de la grandeur d'Azen, par mon adaptation à ses organes des sens si splendidement évolués ; grâce à eux, toute ma sentientation était changée : Je reconnus pleinement la vérité simple mais d'une utilité prééminente de ce dicton attribué à Allahoh : « L'unique devoir de l'homme est de préserver son corps, d'évoluer les organes de ses sens et de les perfectionner continuellement ».

Et un certain logicien ayant objecté que l'homme serait alors, simplement, un animal égoïste, Allahoh avait répliqué : « Le rôle que l'homme remplit dans l'unité cosmique dépend de l'évolution de ses douze sens ; celui dont les sens de la prédilection et de la prédiliction dûment évolués servent de premier vêtement à l'*Holocauste Impersonnel et divin*, est un homme impeccable et immortel. »

Comme je m'attardais, mon désir d'utiliser les sens glorieux d'Azen, pour la connaissance de tout ce qui était connaissable dans mon entourage, devint si fort que je ne sais

qui eut triomphé du désir ou du devoir si une brume rose, soulageante et parfumée ne s'était amassée autour de moi, voilant l'immensité ; si, en même temps, un chant doux et monotone comme une berceuse endormant mon désir, je n'avais été plongé en une demi-somnolence délicieuse et transporté à l'endroit où j'avais laissé mon corps nerveux, aux pieds de celui d'Azen.

Dans cette semi-somnolence j'eus conscience de traverser une grande multitude, comme quelqu'un qui recevrait louanges et honneur, mais j'eus conscience aussi que ces louanges et ces honneurs s'adressaient à Azen et non pas à moi, Attanée Oannès.

Comme je m'en doutais et comme je le craignais, je ne trouvai pas trace de mon corps nerveux laissé aux pieds d'Azen ; mais celui-ci reposait lui-même, en la superbe perfection de sa beauté, comme lors de mon ascension. Je trouvai aussi ce degré d'être inhabité, bien qu'il fût au milieu même de la zone de plus forte influence de l'hostile ; cette influence semblait même poussée depuis longtemps jusqu'à l'annexion, dans le travail, la vigilance et l'endurance constante des Hiérarchies sacrées.

Je pouvais donc éprouver personnellement la vérité de cette théorie reçue par les Mages, que, en dehors de l'extériorisation, si le corps est entièrement protégé contre les hostiles ils ne peuvent ni se servir ni prendre possession d'aucun degré plus raréfié. C'est pourquoi, en présence de la puissance toujours croissante de l'Hostile, la Hiérarchie a décidé non seulement qu'il n'est pas désirable, mais qu'il est même illégitime, que ceux qui possèdent la puissance et la connaissance préservent les corps de ceux qui ne peuvent être gardés dans l'intégralité de leur être.

J'entrai alors dans le corps nerveux d'Azen qui fut pour moi comme un vêtement de beauté royale et sanctifiée et une fois encore je me reposai du repos de l'assimilation.

Je m'éveillai à demi conscient, fort, et avec la même impression d'évolution rapide que j'avais éprouvée auparavant dans la région psychique, obscurcie seulement par un trouble vague. Et alors une chose étrange m'arriva : Cet état de semi-conscience s'approfondit en une sorte d'entransement dans lequel il me semblait soit que je m'étais extériorisé volontairement, soit que j'étais capable de discerner les degrés moins matériels des hommes ; et, dès lors, grâce à l'évolution d'Azen, les auras individuelles des êtres évolués, lumineuses par conséquent, me devinrent visibles dans leur degré psychique, puis dans leur degré mental. Je cherchai avec ardeur l'aura de Ma-Vasha dont la blancheur immaculée m'était familière ; mais ma recherche fut vaine. Alors

avec antipathie, au lieu de pathétisme, je cherchai la lumière changeante de l'aura de Doh, qui ressemblait à celle d'Aoual autant que le sombre peut ressembler au lumineux, mais ce fut avec aussi peu de résultat.

Je savais ainsi la cause de mon trouble. En effet, puisque les organes des sens d'Azen ne pouvaient ni tromper ni être trompés et puisque j'étais sincère, il est évident que Ma-Vasha avait été transportée par Doh dans l'état nerveux où lui et les siens exerçaient un empire presque incontesté. Cette considération me détermina à revenir, sans perdre de temps, au lieu de repos, au-dessous des neiges de la montagne sainte, de reprendre mon corps nervo-physique et de faire savoir aux chefs des Hiérarchies tout ce que j'avais découvert, puis de leur demander conseil. Malgré mon trouble j'éprouvai un soulagement inexprimable en sentientant que, dans le degré nerveux où j'étais, je pourrais, en toute probabilité, dans des conditions favorables, communiquer avec les voyants qui, selon l'habitude, veillent sur les corps nervo-physiques de ceux qui sont protégés.

Je descendis donc rapidement à travers une région dont je sentientais vivement l'hostilité et ce fut avec une satisfaction qu'il est plus facile d'imaginer que de décrire que je vis de nouveau les habitants du monde des neiges, que je sentis le calme du port de refuge aurorisé et protégé contre le souffle de la tempête extérieure par la triple et puissante Hiérarchie. Mais comme tout désir était surpassé par celui de reprendre mon corps nervo-physique, je cherchais à entrer en rapport avec les voyants, afin que tout fut préparé pour que je pusse rentrer en ce corps.

Je concentrai tout mon être en foyer sur la chambre creusée dans le rocher brut où j'avais vu, pour la dernière fois, mon corps reposer sur la couche au milieu de l'eau ; je vis que cette chambre n'était plus nue et sans ornements, mais qu'elle était d'une magnificence égale sinon supérieure à celle où reposait Azen. Je distinguais le lac, la couche avec les lampes sacrées brûlant au milieu des eaux *mais aucune forme n'était dessus* ; mon corps n'y était pas !

Un sentiment indicible de perte et de désolation m'accabla puis, me souvenant que dans les régions psychique et nerveuse j'avais trouvé le corps d'Azen tel que je l'avais laissé, bien que le mien n'y fût pas, je concentrai ma sentientation sur la chambre où Azen reposait et alors une tristesse extrême m'accabla : le corps d'Azen n'y était plus non plus !

Dès que je fus un peu remis, je cherchai les voyants des mille qui m'avaient donné de leur vitalité ; j'avais l'espoir de me mettre en rapport avec l'un d'eux, pour qui j'étais en

affinité naturelle, et, par lui, avec le principal Mage lui-même qui pouvait me donner, par ce voyant, le conseil dont j'avais tant besoin.

A ce moment je vis, devant la maison du principal Mage, le grand arbre sous lequel l'enfant m'avait raconté la tradition de la rencontre des divinités et je m'aperçus, par la vie qui circulait dans les organes de l'arbre, que ses racines s'étaient développées tout autour, de sorte qu'il occupait maintenant un espace immense. J'appris ainsi combien était long le temps écoulé depuis que j'avais mangé avec le Mage et sa famille sous ses branches centrales. Le souvenir doux et réconfortant du passé me retint un moment; puis, bientôt, j'aperçus dans la grande tige centrale, debout, droit mais enveloppé et en sommeil profond le Mage principal qui avait été mon hôte, un jour auparavant, à ce qu'il me semblait ! Avec lui était sa compagne passive, l'amie de Ma-Vasha, et dans les tiges environnantes moins grandes se trouvaient six des sept fils tous en sommeil profond..

Comme je regardais cette scène étrange et émouvante, un homme que je devinai être le chef actuel des mille entra dans l'enceinte accompagné de quelqu'un. Comme le degré d'être nerveux de l'état physique, que j'apercevais seul, ne change pas si rapidement que le degré nervo-physique, je reconnus en ce compagnon le quatrième fils, qui aimait tant les eaux de rencontre. La chaleur du pathétisme que j'éprouvai m'indiqua qu'il était le voyant avec qui j'étais en affinité. Aussi, quand les couleurs prismatiques de la matière atomique de l'air respirable vinrent à pâlir, indiquant que le jour terrestre était fini, quand le voyant fut endormi sur une couche de couvertures repliées auprès de la partie de la tige centrale où se trouvait la forme nerveuse de cette mère qu'il aimait et qui l'aimait tant, je l'appelai :

— « Je vous entends, répondit-il, pourquoi m'avez-vous appelé, Azen ? »

Je me rendis compte que pour tous ceux qui voyaient mon être nerveux, ou mon être psychique, j'étais Azen et que je ne pouvais être reconnu comme Attanée Oannès que dans l'état mental seul. Aussi, ma mentalité était si forte et si vigoureuse, mon désir de communiquer avec ceux capables de m'aider était si intense, que tout glorieux et tout supérieurs que fussent les degrés d'être d'Azen dont j'étais revêtu, ils me semblaient ce que seraient des vêtements royaux appesantis d'or et de gemmes à un coureur obligé de s'en revêtir pour arriver au but. M'extérioriser ? Ce serait perdre, peut-être pour toujours, toute sentientation de la terre et de l'homme. Troublé, je gardais le silence, ne sachant que répondre à la question du voyant.

Au bout d'un instant il parla encore :

— « Ecoutez, Azen, dit-il, je suis grandement étonné que vous ne soyez pas en repos profond. Sans doute votre corps nervo-physique est vivant et a été transporté hors du lieu de repos, mais il n'est pas prêt encore à vous recevoir : Dans leur amour et leur gratitude, ceux des vôtres, qui, jadis, vous ont porté dans le lieu de repos, essaient de restaurer votre véritable corps physique, léger, élastique, résistant et lumineux, glorieux et impeccable, afin que vous régniez désormais et à jamais sur la terre, en homme qui a vaincu la souffrance et la mort, comme gage de la Restitution.

Restez-donc en paix jusqu'à ce que soit venu le temps où vous pourrez prendre ce corps et être homme sur la terre éternellement. »

« Je veux ce que vous voudrez, répliquai-je, mais avant que je me repose dites-moi où est le corps physique d'Attanée Oannès qui a reposé pendant quelque temps avec moi ? »

Le voyant répondit : « A notre grande surprise, à une certaine époque, le corps nervo-physique d'Attanée Oannès a commencé à donner des signes du retour à la vie consciente, et de plus, les constituantes du véritable corps physique que les vôtres vous preparent avec tant de soin et de peine se sont groupées autour de lui ; le corps s'est façonné de lui-même, car ni moi ni aucun voyant ne pouvions discerner aucun restituteur extérieur, et dès qu'il a été parfait et assimilé au corps nervo-physique, Attanée Oannès est descendu plein de force et de majesté et en a pris possession.

De toutes les chambres de repos aucune n'est aussi digne d'ornements précieux que celle dans laquelle Attanée a réuni les constituantes nervo-physiques puis les a revêtues, par sa propre puissance, du corps glorieux et impeccable »,

— « Et où est maintenant Attanée Oannès ?.

— « Dans le palais central des neiges dont il est le chef suprême, visible et invisible, élu maintenant et sans rival ». « C'est pour moi un grand honneur. ajouta-t-il, de participer à sa gloire et à son honneur, grâce aux liens du sang ».

— Comment cela ?

— Vous avez vu sans doute les huit formes qui reposent, soutenues par la vitalité de la sève vivante, dans l'arbre consacré, auprès de la tige centrale duquel je dors en ce moment Ce sont les degrés d'être nerveux de ceux qui m'ont donné l'être à moi et à mes six frères. Leur perte d'état ne m'a laissé qu'une sœur, Alianana, la plus jeune de nous tous et la seule à qui je suis uni par les liens du sang. Ma douleur a donc été grande lorsque, sans cause apparente, Alianana s'est affaiblie de jour en jour, a perdu bientôt toute vitalité, comme nous l'avons tous constaté, puis a cessé de vivre. Trois jours après sa mort, comme nous nous préparions pour la

due conservation de son corps nervo-physique, on nous a appris que, touché de compassion pour ma grande douleur, Attanée Oannès avait quitté lui-même le palais des neiges pour prendre le deuil avec moi, à cause de la perte d'Alianana.

Au moment même où le messager annonçait sa venue, notre chef suprême entrait et, s'approchant de la couche sur laquelle était étendue la forme blanche, froide et immobile, il en prit la main gauche dans la sienne. La forme se leva et s'assit ! Il demanda alors du vin fait du pur jus de grenade, non fermenté, et, après y avoir versé quelques gouttes d'une fiole qu'il avait sur lui, il en fit boire à Alianana, puis il me prit à part et me dit : « Si vous avez besoin de moi, dites-le moi. » Après quoi, il partit tranquillement et modestement comme il était venu.

Quant à ma jeune sœur, quoiqu'elle fût parfaitement revenue à la santé, je m'aperçus bientôt qu'elle devenait comme quelqu'un dont la vie est sans joie et sans espoir, et ma douleur en fut grande, car j'aimais bien celle qui est à la similitude de ma mère.

Un jour, comme je l'avais trouvée endormie au milieu de la forêt dans un lieu isolé, la profonde tristesse de son visage m'émut; je pris sa main et lui dis : « Je suis ton unique gardien terrestre, je suis donc pour toi comme un père autant que comme un frère et je t'ai donné du repos : dis-moi maintenant pourquoi tu es comme un être dont la vie est sans joie et sans espérance ?»

« C'est, répondit-elle, que le jour où je me suis éveillée du sommeil, où la main d'Attanée Oannès a serré la mienne. où ses yeux ont rencontré les miens, mon être a répondu au sien en l'unité à tout jamais ; sans lui j'existe mais je ne vis pas. »

Je lui dis alors de ne pas se souvenir, quand elle s'éveillerait, de ce qu'elle m'avait dit, et, me retirant doucement, je me reposai en parlant mentalement à notre chef ; je lui dis simplement de mentalité à mentalité : « J'ai besoin de vous. » C'était l'heure du coucher du soleil lorsque je parlai ainsi en mentalité ; et comme je ne recevais aucune réponse, je me lamentai pour Alianana disant : « Hélas ! ma sœur ! »

A la première apparition de la splendeur dorée du matin les veilleurs proclamèrent : « Voici qu'une glorieuse et puissante compagnie nous vient du nord ! » Nous nous réunîmes alors sur les hauteurs, dans l'attente, et nous vîmes la lumière d'aura d'un homme qui était, au centre, monté sur un dromadaire blanc. Je reconnus que c'était celui à qui j'avais dit sur sa propre recommandation : « J'ai besoin de vous ! »

Bientôt d'autres le reconnurent aussi et se demandèrent :

Pourquoi notre chef suprême visible et invisible vient-il à nous paré de la lumière d'aura comme d'un vêtement, et entouré d'un glorieux groupe de ses élus ? » Mais personne ne pouvait répondre.

A une certaine distance de la hauteur, couverte de neige, sur laquelle nous nous tenions, le groupe s'arrêta ; le chef se porta à peu près à un jet de pierre en avant, descendit du dromadaire blanc et resta tranquillement debout en face de nous, nous regardant mais ne faisant aucun signe. Nous le regardions aussi tout étonnés.

Quelques minutes s'étaient ainsi écoulées dans le silence quand, subitement, une forme svelte de jeune fille accourut, rapide et légère comme un jeune renne sur la neige. Elle avait un vêtement flottant de la plus pure blancheur et sa riche chevelure d'or pâle, enflammée par les rayons du soleil levant, lui faisait un manteau.

Sans s'avancer, le chef lui tendit les bras et comme elle poussait un doux cri de joie il l'enlaça et se tournant vers nous, puis vers ses élus, il dit : « Vous êtes témoins qu'en ce jour, à l'heure du soleil levant, Alianana est venue à moi de sa propre volonté ; je suis témoin pour moi-même qu'elle est mienne, unie à moi à tout jamais. »

Alors nous vîmes qu'elle dormait sur sa poitrine et les rayons de soleil qui tombaient sur son visage me montrèrent qu'elle était illuminée d'une lumière plus radieuse : la lumière du bonheur suprême et de la parfaite satisfaction.

Le grand chef remonta sur son dromadaire blanc et s'en alla comme il était venu, au milieu des siens, emportant mon Alianana bien-aimée au palais central des neiges, et, je n'en doute pas, à la chambre centrale dans laquelle personne que lui ne peut entrer.

Je ne verrai plus jamais Alianana sur la terre et, cependant, je suis content parce que son bien-être est assuré et que je sais qu'elle a la plénitude de la satisfaction avec le bonheur profond.

J'ai répondu, Azen, à votre question ; retournez donc et reposez-vous afin de ne pas entraver par votre activité l'œuvre d'amour de ceux qui vous aiment.

— « Une seule question et je ne parlerai plus. Vous êtes un voyant rare et habile ; ne pouvez-vous pas apercevoir votre sœur bien-aimée dans ses degrés d'être plus raréfiés ?

— « Je ne le pourrais pas si je le voulais, je ne le voudrais pas si je le pouvais, répondit-il. De quel droit, moi ou tout autre, épierions-nous celle qui est unie à lui en dualité d'être, alors que l'homme le plus humble et le moins évolué a le droit de voiler la sienne ? »

Le ton froid sur lequel il me répondit affecta le mécon-

tentement qu'avait causé mon imprudence — aussi sentant que le rapport d'affinité était amoindri je ne lui parlai plus.

« Au fait, mon unique désir était la solitude ; c'était seulement dans la solitude que je pourrais chercher un moyen de voir l'être qui avait restauré et perfectionné mon corps nervo-physique, qui en avait pris possession et qui, sans doute, avait précédemment pris aussi possession de mes corps nerveux et psychiques si mystérieusement disparus.

(*A suivre*).

TROISIÈME PARTIE : LITTÉRAIRE

LE MUGUET

(*Suite*)

L'INITIATION

Plus triste que la voix des colombes est la voix des femmes qui se lamentent dans les grandes forêts ; elles pleurent les guerriers partis à la rencontre des armées ennemies et qui ne sont pas revenus. Les sourdes lamentations rompent seules le silence de la nuit et leur tristesse s'accorde au bruit mélancolique des eaux lointaines.

Fier de sa victoire, le noble commandant, entouré de ses officiers, boit au succès des couleurs américaines, à l'extermination des Peaux-Rouges et à celle des Canadiens qui leur ont offert un refuge. Dans le temple protestant, en reconnaissance de la victoire remportée par ses fidèles sur ceux qui adorent d'autres Dieux, le Révérend pasteur offre un festin d'amour, une moderne agape, à son Dieu qui a dit de lui-même : « Je ne suis pas venu pour apporter la paix mais le glaive. »

Tandis que les sourdes lamentations des veuves et des orphelins se mêlent au tintement des verres, aux hurrah ! des vainqueurs, aux prières ou aux chants des fidèles et troublent la tranquillité de la nuit, cent onze hommes sont rassemblés dans une clairière au cœur de la forêt : Autour du centre laissé libre, quatre d'entre eux sont debout, immobiles et silencieux comme quatre piliers vivants ; autour d'eux un cercle intérieur est formé de douze autres

qui se tiennent deux à deux en laissant entre chaque couple la place d'un homme. Un deuxième cercle est composé de trente-six hommes qui se relient la main dans la main ; dans un troisieme cercle, quarante-huit hommes se tiennent espacés, de sorte qu'il y ait place pour trois hommes entre chaque couple ; en dehors et à l'est de ce troisième cercle se tient debout, « Maahnah ».

Comme le coucher de la lune annonce l'heure proche de minuit, « Maahnah » regarde avec gravité à travers la perspective des arbres comme quelqu'un qui est dans l'attente.

Puis il dit à voix basse : « Aenosh Aanashem » et alors le néophyte Isal Magin, Ernest, marquis de Manatean, vient dans la clairière, il est vêtu d'une aube rouge enveloppée d'une ceinture rouge.

« Maahnah » avançe à sa rencontre et dit :

— « D'où venez-vous, Isal Magin ?

— « Je viens des cités et des solitudes où je me suis rencontré avec l'Hostile dans l'homme et dans le monde de l'invisible.

— « Votre présence prouve que vous êtes resté sain et sauf dans les cités et les solitudes et que vous n'avez pas besoin de notre protection ; pourquoi donc êtes-vous venu ici ?

— « Je suis venu ici afin que, un avec vous dans l'unité de l'Holocauste, je puisse prendre ma place dans le ANASHEMHAR. »

— Vous êtes le bienvenu en proportion de votre bonne volonté, et votre valeur est en proportion de votre utilité. Quel est votre désir ?

— Mon désir est d'entrer dans le centre que vous entourez en ordre et de prendre ma place au milieu du carré.

— Votre aura de puissance protectrice vous rend visible aux voyants les plus évolués de l'hostile et votre entrée au milieu des quatre piliers peut être le signal de l'attaque. Etes-vous capable de protéger ceux qui vous entourent ?

— Ma volonté est de faire ainsi ; personne ne peut juger de sa puissance avant qu'elle ait été mise à l'épreuve, car les conceptions ne sont pas des faits ni les théories des preuves.

— L'union de la connaissance et de la puissance est nécessaire pour le succès, car la puissance sans la connaissance est dangereuse et la connaissance sans la puissance est sans utilité pratique. Savez-vous la signification de notre ordre de réception ?

— « Les quatre piliers symbolisent le quaternaire, c'est-à-dire l'équilibre des quatre degrés : physique, nerveux, psychique et mental de l'état physique ; ce quaternaire en équilibre est essentiel pour la perpétuité de la vie de l'homme et sans cette perpétuité aucune œuvre effective ne peut être accomplie. »

— Décrivez les quatre piliers tels qu'ils sont actuellement.

— Les piliers mental et psychique sont faibles mais entiers, le pilier nerveux est infesté par l'hostile, le pilier physique est dépouillé de son enveloppement extérieur. Les hostiles peuvent donc pénétrer dans le pilier nerveux ; tout ce qui est nuisible à l'homme vient de l'extérieur. Il est reçu que l'homme est le sauveur du corps. Celui qui peut restituer à l'homme le degré d'être physique dont le chef des hostiles l'a privé est le plus grand de tous les porteurs de glaive et de bouclier.

— Savez-vous la signification des trois cercles de réception qui entourent le carré ?

— Le cercle intérieur des douze (c'est-à-dire de dix et deux) symbolise la perfection en dualité d'être ; l'espace d'un entre chaque deux des douze signifie leur pouvoir de subjuguer les chefs hostiles qui sont entrés dans leur cercle sans invitation, ou le pouvoir qu'a chacun d'eux d'évoquer un des chefs des hostiles et de prévaloir contre lui.

Le deuxième cercle est de trente-six. Ce nombre, ou douze fois trois, signifie le carré du triangle double, la per-

fection triangulaire ; les mains dans les mains signifient la nécessité de l'union comme l'unique moyen d'attendre en sûreté à travers l'époque triangulaire la restitution du quaternaire.

Le troisième cercle de quarante-huit, ou douze fois quatre, pré-figure la restitution du quaternaire ; l'espace de trois qui est entre chaque couple d'hommes de ces quarante-huit signifie que chacun du quaternaire ou de l'équilibre sera capable de subjuger trois Hostiles.

— Puisque nous sommes les initiés du quaternaire, pourquoi nos cercles de réception ne sont-ils que trois ?

— En signe que l'endroit qu'occupera à la restitution le quatrième cercle de cent quarante-quatre, ou douze fois douze, est à présent occupé par l'Hostile ; ce cercle représente le vrai degré physique de l'état physique dont la restitution rendra l'homme immortel.

— Et tout à l'heure nous vous avons demandé, Isal Magin, si vous aviez le pouvoir de protéger votre entourage contre l'Hostile. Vous rendez-vous témoignage, dans l'intégrité de votre être, de la vérité de ce que vous avez dit ?

— Je me rends ce témoignage, comme à vous, de tout mon être.

— Alors tout est bien ; la lumière divine est manifestée par la sincérité. Prouvez maintenant votre pouvoir de protection en entrant dans le quatrième cercle. Dans l'office auquel vous vous préparez, ce n'est pas mille hostiles qu'il suffit que vous chassiez ou subjuguiez seul ; c'est cent quarante-quatre mille.

Le néophyte de la sixième année se tint droit et immobile pendant quelque temps puis entra dans le quatrième cercle. Il resta debout et immobile en face du centre qui était au milieu des trois cercles de réception, les bras étendus en croix et les paumes des mains tournées vers le sol.

« Maahnah » dit : « Je dors mais j'ai les yeux ouverts et, dans le quatrième cercle, je vois se glisser une ombre à

sombres reflets qui est le voile d'aura des chefs des Hostiles.

— Veillez, dit un des quatre, et si vous voyez une aura aux couleurs sombres de l'arc-en-ciel, avertissez Isal Magin. »

Une demi-heure après, Maahnah dit : « La puissance d'Isal Magin est très efficace ; pas un des Hostiles qui sont entrés dans le quatrième cercle n'a pu y demeurer. »

A peine avait-il dit ces mots qu'il cria au néophyte : « En garde ! en garde ! » Et au même instant un arc-en-ciel sombre s'étendit sur la moitié du cercle dont le centre était vers le sud-ouest.

Alors, de chacun des cercles, en commençant par le cercle extérieur s'éleva le cri : « Hosheyne ! Hosheyne ! Hosheyne ! » Seuls les quatre qui étaient au centre gardèrent le silence.

— « A moi le quaternaire ! » dit Isal Magin. Comme il était immobile, une splendeur d'un blanc pur pénétra son être et dans la splendeur saphirine apparurent quatre êtres à sa propre similitude dont les auras variées étaient de la couleur de topaze rose, du bleu des eaux profondes, de l'or, et du saphir.

— Qui sont ceux qui sont venus à l'appel d'Isal Magin ? demandait-on.

— Ce sont, répondit un des quatre, les êtres de son propre être, les êtres de ses êtres psychique, mental, d'essence et de lumière qu'Isal Magin a évolués sur la terre jusqu'à la personnalité permanente dans ses vies passées et dans sa vie actuelle. Les êtres de tous les degrés de raréfaction et de densité peuvent en effet reposer et vivre dans la lumière du Divin Impersonnel dont le temple est la formation intégrale de l'Azerte et dont le sanctuaire est l'Homme Psycho-Intellectuel. Ils ont répondu à son appel pour l'aider et il a grand besoin d'aide parceque c'est le Chef de l'Hostile qui est entré dans le cercle quaternaire.

Il y eut un profond silence pendant lequel on attendit avec anxiété l'issue de la lutte. Tout à coup une sphère de lumière voilée aux couleurs de l'arc-en-ciel apparut au milieu du quaternaire et à sa vue les quatre se prirent instinctivement par la main, car ils reconnurent la lumière du chef des Hostiles.

Alors, comme tous les yeux étaient tournés vers la sphère, on vit une forme ovale aux couleurs radieuses de l'arc-en-ciel entrer dans le cercle et s'approcher du néophyte. La forme s'ouvrit comme s'ouvre l'enveloppe du fruit de l'amandier lorsqu'il est mûr et au milieu de l'ovale entr'ouvert apparut un être ressemblant à un jeune oriental d'une parfaite beauté.

Tous entendirent une voix triste et mélodieuse qui disait : « Ne soyez pas troublé, jeune néophyte, tout effet ne peut-être produit que par réponse à sa cause ; or, la présence du quaternaire de votre propre être prouve votre équilibre et nous ne pouvons rien contre l'équilibre parce qu'il ne trouve en nous aucune réponse. C'est seulement dans la divine Impersonnalité que la réponse est universelle, c'est pourquoi le temps viendra où tous ses ennemis s'inclineront devant elle en sentientant que plus ils s'inclinent, plus ils sont exaltés, — mais... pas encore... je suis las... je me reposerai un peu — je me reposerai dans la lumière blanche. »

Alors, tous virent, dans une aura aux couleurs de l'arc-en-ciel ayant des reflets, le Chef de l'Hostile s'incliner dans la lumière blanche immaculée et s'endormir comme un enfant qui est las.

L'Etre d'Isal Magin fut pénétré d'une paix profonde et il reposa d'un repos ineffable au milieu du quaternaire de son propre être qui reposait aussi. La splendeur de l'Impersonnel se répandit en ondes successives et par affinité : premièrement, sur les quatre, puis sur le cercle intérieur, sur celui du milieu et enfin sur le cercle extérieur, qui entouraient le jeune néophyte. Tous reposèrent en repos intellectuel et ce repos fut pour eux comme une révélation, car sur les li-

mites de la lumière centrale, de pure blancheur, qui voilait d'une splendeur céleste Isal Magin et le quaternaire de son propre être, le chef des Hostiles reposait, et tous voyaient à la fois la lumière et l'obscurité.

Trois jours et trois nuits s'écoulèrent ainsi en un clin d'œil. Les passives avec lesquelles les quatre piliers et les cercles de réception étaient en dualité d'être s'approchèrent une à une sous le voile d'ombre des grands arbres et la lumière immaculée se répandit sur elles comme la lumière argentée du matin.

« Il est bon pour nous d'être ici, disaient-elles doucement, c'est la lumière du Grand Esprit. »

Elles reposèrent donc aussi. Cependant les mères qui nourrissaient leurs enfants revinrent chez elles afin de les apporter aussi entre leurs bras dans le cercle de repos extérieur. Alors les enfants plus âgés se dirent entre eux : où sont nos pères ? où sont nos mères, qu'ils ne reviennent pas ? Ils allèrent donc à leur rencontre dans la forêt et, attirés par l'affinité, ils reposèrent aussi dans la splendeur pure.

Vers le troisième jour, c'est-à-dire juste à la fin du deuxième jour, à minuit, le chef des Hostiles s'éveilla, se leva doucement et passa sans bruit et sans être senti à travers le carré formé par les quatre piliers, à travers les trois cercles, puis à travers le double arc-en-ciel dont il avait enveloppé le cercle extérieur de réception afin que rien d'hostile ne dérangeât leur repos.

Comme il émergeait vers le sud en sortant du double arc-en-ciel, il se voila d'un nuage sombre dans lequel il y avait une multitude d'êtres si petits qu'ils étaient invisibles pour des yeux moins parfaits que ceux des hirondelles endormies dans les nids, sous le bord du toit des cabanes.

Il ne parla que lorsqu'il traversa le lieu du récent carnage où des corps d'hommes, de femmes et d'enfants gisaient criblés de plomb ou dans des mares de sang, noircis par la fumée de leurs demeures incendiées qui brûlaient en-

core. Il s'arrêta un instant pour regarder ce triste spectacle et dit : « En faveur d'Isal Magin qui, sans crainte, m'a laissé reposer, je tirerai vengeance de ceux qui ont massacré ce peuple. »

Il quitta donc les forêts et traversa les villes et les cités dans le degré nerveux de l'état physique. Partout la nuée de microbes le suivit. A l'angle d'un boulevard était le temple où officiait le pasteur protestant, qui, la veille du massacre des Peaux-Rouges, avait assisté à l'orgie du colonel Goldenvie et de ses officiers. Le chef des Hostiles s'arrêta au pied des marches qui conduisaient aux portes d'entrée massives, garnies de clous, puis il entra et prit sa place au milieu d'une famille de sensitifs. Le Révérend pasteur venait de monter en chaire ; il achevait une prière dans laquelle il demandait au Tout-Puissant de lui accorder tout ce que son cœur désirait : de délivrer la terre en général, et lui-même en particulier, de tous ceux qui n'embrassaient pas son culte spécial et sa croyance, après quoi, il annonça ainsi le texte qui devait servir de thème à son sermon :

« Mes chers amis et frères dans le Seigneur, en montant les degrés de cette chaire, d'où je vous ai tant de fois adressé la bonne parole, mon intention était de prendre pour texte les paroles que le Seigneur prononça par la bouche de Samuel son prophète au sujet de la destruction complète des Amalécites ; j'avais la pensée de vous montrer comment, nous autres, vos pasteurs, nous représentons le prophète Samuel et comment les Peaux-Rouges représentent les Amalécites. Je voulais ainsi avertir, ainsi qu'il est de mon devoir de le faire, certains Saüls qui sont parmi vous et qui voudraient épargner ces sauvages, ces païens maudits, que s'ils ménagent les Agags et leurs bestiaux, ils perdront, non pas un royaume temporel comme le roi Saül, mais le royaume même du ciel ; mais lorsque j'eus prié, mes frères, l'Esprit de Dieu est descendu sur moi et m'a inspiré de prendre plutôt pour texte les paroles du prophète Job :

« Quand les fils de Dieu vinrent se présenter devant le Seigneur, Satan vint aussi parmi eux. »

Sur ces mots, il s'arrêta et plusieurs des anciens de l'assemblée gémirent et répondirent solennellement : « amen ! amen !»

— Evidemment ils approuvent l'idée du prêtre, dit le chef des Hostiles.

Le pasteur s'étendit ensuite sur la patience de Job au milieu des afflictions que le bon Dieu lui envoyait, afin de prouver à Satan qu'il y avait sur la terre un homme qui ne le maudirait dans aucune circonstance.

Le coin de ciel bleu que l'on voyait à travers les étroites fenêtres gothiques, de chaque côté du temple, se changea en gris, puis de gris devint noir, et un sourd roulement de tonnerre accompagna la voix du pasteur. Au fur et à mesure que l'obscurité du sud augmentait, une lumière jaunâtre envahissait le temple ; la famille des sensitifs eut peur et comme des coups de tonnerre répétés secouaient l'édifice, ils virent les éclairs bleus prendre une teinte verdâtre dans l'atmosphère jaune. Alors une des jeunes filles présentes, âgée de dix-sept ans, une clairvoyante, chuchota à son père : « Ramenez-moi, je vous prie, à la maison, j'ai peur... »

— « Attendez un peu, Prudence, le sermon a duré une bonne heure, nous rentrerons bientôt tous ensemble. »

La jeune fille mit sa main tremblante dans celle de son père et s'endormit. « J'étais bête d'avoir peur, murmura-t-elle dans son sommeil ; les microbes ne toucheront ni à moi ni aux miens. »

Le pasteur prononçait cette dernière phrase : « Vous, les élus, vous êtes les Fils de Dieu ; ayez soin qu'aucun Satan, c'est-à-dire aucun païen ne se présente parmi vous », lorsqu'un coup de tonnerre effroyable retentit ; cependant l'assemblée rentra chez elle à pied sec, car pas une goutte de pluie ne tomba.

Trois jours après le bruit courut dans la vaste cité que le

colonel Goldenvie était dangereusement malade et le soir même on annonça qu'il était mort.

Alors des bruits étranges commencèrent à circuler au sujet de la nature du mal qui l'avait enlevé en vingt-quatre heures ; on prononça les mots de peste, de fièvre noire, de fièvre infectieuse ; des drapeaux noirs avertissant les gens de ne pas approcher de certains quartiers infectés flottèrent dans l'air au milieu d'une chaleur étouffante. Tous ceux qui le pouvaient quittaient la cité décimée par la maladie inconnue qui enlevait d'abord la raison, puis la vie, avec une rapidité vertigineuse.

La famille des sensitifs,elle, prospérait. C'étaient de riches commerçants et le plus jeune des fils, de huit ans environ plus âgé que Prudence, était médecin. Tandis que leurs voisins tombaient comme des mouches, aucun d'eux ne fut atteint.

Un matin, quand Prudence descendit pour le déjeuner, elle raconta qu'elle avait entendu pendant son sommeil une voix qui lui avait parlé ainsi : « Dites à Jonathan, votre frère, de rester cette nuit dans son laboratoire, jusqu'à minuit ; il en tirera grand profit. »

Or, cette nuit-là, comme Jonathan était assis, en train d'annoter un rare et précieux manuscrit qu'un ami lui avait prêté, il s'assoupit tout à coup et sa plume courut comme toute seule.

Le son de l'horloge l'éveilla et il vit que deux heures s'étaient écoulées depuis qu'il s'était endormi. Il allait serrer ses notes lorsqu'il y remarqua une écriture inconnue au-dessous de laquelle était écrit : « Faites cela et tous ceux que vous soignerez vivront. »

L'ordonnance était très simple ; elle se composait uniquement de grains de blé entiers auxquels on ajoutait un liquide, préparé spécialement, de la nature du cyanogène, et d'une couleur cramoisie riche et brillante.

Le jeune docteur en essaya l'effet d'abord sur un vieillard pauvre qui souffrait horriblement de rhumatismes pour

avoir été exposé à toutes les intempéries ; sa joie fut grande lorsqu'il constata qu'après avoir pris toutes les heures, pendant quarante-huit heures, une cueilleréede cette pâte il était non seulement guéri de la douleur et même des rhumatismes qui en étaient la cause. Il essaya hardiment le remède sur d'autres malades et tous furent guéris. Bientôt son renom s'étendit et il lui fut impossible de soigner la centième partie de ceux qui demandaient son aide. Il consulta Prudence et lui dit : « Demande pour moi ce que je dois faire. »

Le matin suivant elle se leva bien plus tôt qu'à l'habitude afin de trouver Jonathan avant qu'il n'eût quitté la maison pour aller voir ses nombreux malades, et elle lui dit : « Voici ce que m'a répondu la voix : « Dans l'état actuel des choses, l'argent procure tout : bien-être, influence, progrès, puissance : la quantité du remède suffisante pour quarante-huit heures coûte dix sous, vendez-là dix dollars comme élixir de purification en deux boîtes portant le nom de Jonathan et ajoutez les bénéfices à la dot de Prudence. Ce que vous donnerez par charité vous regarde. »

La peste cessa donc mais la pluie ne tombait pas ; les champs de blé puis les vergers souffrirent ; les croyants invoquaient en vain leurs divinités, en vain le peuple s'assemblait dans les églises et dans les temples pour prier, afin que la sécheresse cessât et qu'il y eut de la nourriture pour les hommes et les bestiaux. Les choses étaient au plus mal et la terre desséchée se crevassait.

Un dimanche matin, par une chaleur étouffante de juin, comme le pasteur protestant montait de nouveau en chaire après une longue prière et disait : « Mes amis et frères, aujourd'hui, j'ai pris pour texte de mon sermon ce passage du livre de Dieu : « Et il (Elie) vit un petit nuage pas plus grand que la main d'un homme ». Prudence chuchota à Jonathan : « Je vois ce petit nuage ; il est rouge ! »

Trois jours après les journaux étaient remplis d'articles qui décrivaient une nouvelle sorte de moisissure qui cou-

vrait le blé, les pâturages et les arbres fruitiers, de sorte qu'on eût dit qu'on les avait aspergés de sang frais. En examinant de près les taches rouges on constata qu'elles étaient produites par de tout petits animalcules qui faisaient flétrir la plante ou l'arbre sur lesquels ils descendaient.

Un peu plus tard, Prudence se promenait dans les champs avec son noble fiancé ; ils regardaient les taches rouges qui couvraient les blés penchés.

— « Pour moi, dit-elle en se serrant contre le bras qui la soutenait, cela ressemble à du sang ; peut-être est-ce un symbole du sang des Indiens que nous avons décimés et débauchés avec l'Alcool brûlant afin de les massacrer à volonté.

— Lorsque les envahisseurs s'établirent sur le grand continent occidental, répondit son fiancé, les Indiens formaient un peuple puissant, brave et courageux. A présent, ceux qui restent, en petit nombre, sont dégradés et déchus, apparemment sans espoir ; on dit cependant qu'il y a parmi eux des chefs, encore libres, qui sont grands en puissance et en connaissance occultes. Quoiqu'il en soit, ma chérie est sans tache, et les vôtres ont toujours été bons pour les indigènes. »

Prudence fut ainsi réconfortée.

Peu de temps après la famine sévissait dans le pays ; les fidèles, rassemblés dans le temple, chantaient l'hymne : « Nous marchons à la gloire céleste ! » Le pasteur, agenouillé à son pupitre, réunit les paumes de ses mains, leva les yeux au ciel et pria :

« Notre père qui es aux cieux, par qui toutes choses sont faites et dont la tendre miséricorde est sur toutes les œuvres de tes mains, ton peuple que voici s'est assemblé devant toi ; par ta bonté, délivre-nous des Juifs, des Turcs, des infidèles, des hérétiques, des schismatiques en général et des Peaux-Rouges en particulier. Il t'a plu, Père céleste, comme preuve de ton souci pour tes enfants (car le Seigneur châtie ceux qu'il aime) de nous envoyer le châtiment

de la peste et de la famine. De toute peste et de toute famine aussi bien que des Juifs, des Turcs infidèles et des Peaux-Rouges... »

Il s'arrêta et l'assemblée répondit :

« Bon Seigneur, délivre-nous ! »

— Je sens, dit Prudence à Jonathan, que quelqu'un est entré dans le temple ; il est tout près du ministre, mais je ne peux pas voir qui il est. Peut-être est-ce l'être dont j'ai entendu la voix pendant mon sommeil et qui a écrit par votre main.

— Je ne vois ni ne sens rien de semblable, répondit Jonathan.

Sur un signe du pasteur qui les voyait chuchoter ensemble, l'aîné des anciens vint à eux et leur dit :

« Le ministre désire que vous vous joigniez à la réponse : « Bon Seigneur, délivrez-nous » et que vous ne parliez pas ensemble. »

— Bien, dit Jonathan.

Alors le pasteur continua :

« De la maladie et de la mort subite... »

Et Jonathan et Prudence répondirent à haute voix et emphatiquement : « Bon Seigneur, délivrez-nous. »

Le visage frais et joli de Prudence pâlit jusqu'aux lèvres : « Je vois, dit-elle, une ombre effrayante au-dessus de la tête du pasteur », et comme elle se penchait vers Jonathan il lui dit tout bas : « Le cou court et la figure bouffie du ministre deviennent cramoisis. »

— Jonathan et Prudence Davis, dit-il à haute voix, vous êtes ici pour prier et non pour parler : si vous ne pouvez pas vous joindre au culte de Dieu, sortez.

Mais ses paroles semblèrent ne pas être entendues par Prudence qui se serrait contre son frère, fixant sur le Pasteur ses yeux grands ouverts et étonnés. Un instant après il tombait mort dans les bras d'un des diacres.

Les docteurs dirent que c'était l'effet de la colère soudaine qui avait fait affluer le sang à la tête ; mais le mois

suivant plusieurs des fidèles moururent de la même façon et les penseurs se dirent entre eux en branlant la tête : « la peste, la famine et la mort subite se succèdent; quelle autre calamité nous attend ? »

Alors on entendit partout l'appel à la prière s'élever, non de minarets étincelants mais des églises des temples, des maisons particulières, même, et partout où l'on s'assemblait pour prier, le nuage sombre aux microbes venimeux pénétrait. Un nouveau trouble se produisit Un jour, après l'excitation d'une réunion de prière extraordinairement ardente, quand le moment du départ arriva, une jeune femme s'endormit profondément et personne ne put la réveiller; on la transporta chez elle, on l'étendit sur son lit et on appela les médecins. Ils se servirent de grands mots pour désigner son singulier cas et envoyèrent chercher un savant collègue avec lequel ils tinrent un conseil solennel : la patiente mourut pendant qu'ils échangeaient leurs opinions.

Après cela, l'épidémie de prière et l'épidémie de sommeil marchèrent côte à côte, s'entr'aidant dans le fatal dénouement. Alors les prieurs prièrent Dieu de daigner affirmer son honneur et sa gloire par des miracles. Les principaux prieurs, spécialement les femmes, commencèrent à guérir les malades par la prière puis à ressusciter les morts, particulièrement ceux qui avaient trépassé en sommeil et le nombre de ceux qui succombaient sous la léthargie et de ceux qui ressuscitaient augmenta chaque jour.

A la fin, l'Etat s'en mêla et fit des lois contre la guérison par la prière et la résurrection des morts. Les prieurs, les guérisseurs et les ressusciteurs se multiplièrent parce qu'ils étaient regardés comme des martyrs et que rien n'est si flatteur pour l'égoïsme humain que d'être martyr sans souffrance. Bientôt il devint commun d'annoncer dans les réunions publiques ou privées : « M. ou Mme X ressusciteur, ou ressuscité. »

Lorsque le noble fiancé de Prudence la pria de fixer un jour prochain pour leur mariage, elle répondit :

— J'avais fixé à trois mois d'ici l'époque de notre mariage, mais j'ai changé d'avis et notre mariage aura lieu aussitôt que vous voudrez.

— Dans huit jours.

— Bien !

La mère de Prudence fut très troublée car le trousseau de la jeune héritière n'était pas prêt ; mais la jeune fille fut inflexible.

— J'ai donné ma parole, disait-elle, je la tiendrai.

Ce ne fut qu'à Jonathan qu'elle dit confidentiellement : « J'ai avancé le jour de mon mariage parce que je serai bien aise de traverser la mer et de m'éloigner ; ces ressuscités que je rencontre partout me font peur. »

— « Pourquoi vous font-ils peur ?

— « Parce que je vois d'autres yeux regarder par les leurs quand ils rencontrent les miens ; parce que je sens un autre toucher quand ils me touchent et qu'une autre voix se mêle à la leur quand ils me parlent. Vous vous souvenez que j'ai souffert de la tête hier soir et que j'ai quitté brusquement la sauterie ; vous avez été tous alarmés de me voir pâle et tremblante ; je vais vous dire pourquoi. En valsant avec Jeremy Nichols, le dernier des ressuscités, j'ai senti que, sous sa forme extérieure conservée, ce n'était plus lui qui se trouvait, mais quelque être d'une grande puissance de fascination qui éveillait en moi une sorte de passion troublante, mélangée de haine, et je fus terriblement effrayée. Je ne crois pas qu'aucun de ceux qui tombent en léthargie et présentent tous les caractères de la mort recouvrent la santé ; ce sont des corps plus ou moins possédés par des êtres semi-matérialisés aux dépens des foules surexcitées qui suivent les faiseurs de miracles.

Avant d'avoir compris cela j'ai été à quelques-unes des assemblées et j'y ai vu un grand nombre de formes semblables jusqu'à la ceinture à des hommes et à des femmes ; or, plus le nombre des prieurs, des guérisseurs et des faiseurs

de miracles était grand, plus ces formes devenaient substantielles. »

Le visage expressif de Jonathan devint grave.

« Le dernier prodige, dit-il, l'emporte sur tous les autres. »

— « Quel est ce prodige ?

— « Au banquet donné la nuit dernière en l'honneur des faiseurs de merveilles, comme les convives attendaient que le président eût pris sa place d'honneur, tous virent à cette place une forme ressemblant au Jésus de la Cène peinte au-dessus de l'autel, dans la cathédrale. On dit en outre,et des témoins oculaires l'ont confirmé, qu'Il a pris du pain, l'a rompu et l'a donné aux ressuscités, qu'ensuite il a versé du vin dans un calice et le leur a tendu, puis qu'il a disparu au milieu de l'étonnement général et de l'effroi de quelques-uns.

— « Mais chut, voici notre mère et ton fiancé. »

Le fiancé prit la main de la jeune fille et lui dit : « Votre mère est venu faire un dernier effort pour vous persuader de différer notre mariage afin que la couronne et le voile aient le temps d'arriver de Paris, mais je viens vous dire : n'en faites rien ! Qu'importe que les fleurs et le tulle viennent de Paris ou de New-York ! »

— Cela n'a pas la moindre importance, répondit Prudence avec conviction. Puis s'adressant à sa mère :« Voyez-vous, maman, je ne veux pour rien au monde différer notre mariage ».

« Une fois que je serai sur la passerelle de notre yacht, dit-elle à part à Jonathan, je respirerai librement, mais tant que je serai ici, la pensée de Jeremy Nichols me hantera. »

— « Jeremy Nichols, dit la mère, ai-je bien entendu le nom de Jeremy Nichols ? Un parent dont il n'avait jamais entendu parler vient de mourir dans la Nouvelle-Zélande et Jeremy est milliardaire. Il a passé plus d'une heure avec votre père ce matin pour essayer de le persuader de rompre vos fiançailles et de lui accorder votre main. »

— « Je mourrais plutôt que de l'accepter, dit Prudence.

— « Comment, mon enfant, vous êtes blanche comme un linge ! le mariage est hors de question, bien entendu, puisque vous êtes fiancée ; mais on ne rencontre pas tous les jours un milliardaire, même ici, et je pensais que vous aviez un peu d'amitié pour Jeremy Nichols, au moins comme ancien ami. »

— « Que Jeremy Nichols soit pendu ! » C'était le fiancé qui parlait ainsi et à l'étonnement de la mère, Prudence et Jonathan répondirent avec vigueur : « Amen ! Amen ! »

Cette même nuit, lorsque Prudence se fut retirée dans sa chambre à coucher, petite mais coquettement meublée, et lorsque sa belle tête reposa sur l'oreiller parfumé de lavande, ses longs cheveux châtains, soyeux et abondants flottant sur la couverture brodée, une sensation de frayeur la saisit. « J'ai peur de Jeremy Nichols », murmura-t-elle, en enfonçant son visage dans l'oreiller. Néanmoins le sommeil qui vient si vite à ceux qui sont jeunes et heureux ferma bientôt ses paupières.

Dès qu'elle fut endormie elle entendit la voix qui l'appelait.

« Ne craignez rien sur la terre, ni au-dessus ni au-dessous, lui dit la voix, car vous et les vôtres, vous êtes mes aides. »

Lorsque Prudence s'éveilla, un clair soleil passait à travers les rideaux de damas entr'ouverts. En s'habillant, elle se sentit comme débarrassée d'un gros poids ; lorsqu'elle eut passé son peignoir de zéphyr bleu pâle, garni d'une large dentelle rose tendre, elle descendit légère le large escalier et tomba presque dans les bras de son fiancé qui l'attendait pour déjeuner. Lorsqu'ils entrèrent dans la salle à manger, son père, qui lisait les journaux du matin près de la fenêtre, se leva et embrassa sa fille favorite :

« Ah ! ma petite « Prue », dit-il, vous voici encore descendue à 9 heures et demie ; lorsque vous aurez à diriger un ménage, il faudra vous lever avec l'alouette. Rappelez-

vous, ma chérie, qne c'est l'oiseau matinal qui attrape les vers. »

— Si le ver était resté dans son trou l'oiseau ne l'aurait pas attrapé, répondit Prudence en passant son bras autour du cou de son père.

Les deux hommes rirent aux éclats.

« Ma conviction est, dit le fiancé, que le ménage doit plaire à la maîtresse et non la maîtresse au ménage ; je veillerai à tout, même à ma petite femme à qui je ne demanderai que d'être heureuse comme elle l'entendra. »

Il fut interrompu par les cris des vendeurs de journaux qui annonçaient une nouvelle édition, la nouvelle léthargie et la mort du jeune milliardaire, la fin émouvante de Jeremy Nichols, la découverte du testament fait la veille constituant comme unique héritière une des plus jolies jeunes filles de la ville fiancée à un noble lord.

Prudence tressaillit : « Juste ciel ! c'est moi ! dit-elle, en posant ses mains serrées sur le bras de son fiancé. »

Huit jours après le beau yacht « L'Hirondelle » emportait les nouveaux mariés à travers le grand Océan, vers la demeure ancestrale qui occupait l'ancienne abbaye où Augustin de Rome avait reçu le père d'Athwohl dans le passé lointain.

Le premier matin après son arrivée dans sa nouvelle demeure, comme elle déjeunait avec son mari, Prudence dit : « Cette nuit, pendant que je dormais, bercée par la voix de la mer, une voix douce et mélodieuse s'est mêlée au murmure des vagues : Cette voix disait :

« Tu es bénie, Mona, le lieu de repos, et ceux qui, en dualité d'être, plantent un chêne sur ton sol sacré sont bénis ; et tout prospèrera chez eux. »

— Allons à Mona planter un chêne.

— Nous en planterons des milliers si vous le désirez. Il y a assez de place dans notre propriété au bord de la mer.

Ils allèrent donc et plantèrent un chêne près de l'endroit

où se trouvait l'entrée cachée depuis longtemps de la caverne de l'Ermite.

Alors Prudence battit des mains :

— Je sais que tout prospèrera, maintenant, dit-elle.

— Je ne sais si le fait de planter un chêne sur l'ancienne île des chênes nous apportera le bonheur, reprit son mari, mais je sais que le contentement et la satisfaction de ma bien-aimée nous le donneront.

(*A Suivre*)

QUATRIÈME PARTIE : VARIÉTÉS

QUESTIONS

— Q. — On veut distinguer substantiellement la Matière de l'Esprit pur, en considérant ce dernier comme immatériel; en quoi donc consiste la nature véritable de cette spiritualité, en face de la Matière idéalisée jusqu'à l'essence pure de son principe propre?

Notre savant correspondant développe la question ainsi posée par une suite de considérations qui peuvent se résumer comme suit: L'esprit ne paraît pas différer de la matière, car si l'on considère les limites extrêmes de celle-ci, c'est à celui-là qu'on arrive: la limite de sa condensation donne l'énergie, la substance; en sens opposé, on arrive au vide qui ne peut pas être l'esprit puisque l'esprit doit être quelque chose.

D'autre part, par quoi serait remplie la lacune entre l'esprit et la matière si on les oppose l'une à l'autre? est-ce par ce qui n'est accessible qu'aux clairvoyants, à supposer qu'ils ne soient pas égarés par l'illusion?

Enfin on peut bien concevoir que la matière atteigne aux propriétés que l'on attribue à l'esprit pur; il ne différerait donc pas d'elle, et comme on ne voit pas de raison pour préférer l'ascension de la matière vers l'esprit ainsi conçu ou évolution en processus inverse de l'esprit (matière active) vers l'état de matière inerte, ou involution, il semble que l'on doive concevoir le monde comme une suite éternelle de cycles alternatifs d'évolution et d'involution.

R. — Cette question est d'autant plus intéressante qu'elle nous vient d'un correspondant attaché à des doctrines différentes des nôtres, et qu'elle va nous permettre de revenir

une fois de plus sur un point de la cosmogonie si généralement obscur et pourtant si essentiel. La question posée est, par sa forme même, si voisine des explications fournies par la tradition, que nous pouvons espérer qu'elles satisferont complètement la sincérité de notre correspondant et, avec lui, tous ceux, si nombreux, qui sont dans la même anxiété.

Remarquons tout d'abord que les termes employés ici ne sont pas du tout ceux de notre doctrine. Pour nous, l'*Esprit pur* est un état matériel (voir notamment page 69 et suivantes et page 329, 1re année de la Revue); nous n'avons donc jamais déclaré d'opposition, entre l'esprit pur et la matière, et surtout jamais dit qu'il pût y avoir entre eux aucune lacune : Si nous avons eu quelquefois recours à ces expressions d'*esprit* et de *matière* pour signaler les deux pôles dont nous avons si souvent à parler, cela a toujours été avec la précaution d'ajouter que ce n'était que pour nous conformer, dans l'espoir d'être mieux compris, aux dénominations les plus ordinaires, mais sans leur attribuer les sens diamétralement antagonistes qu'on leur donne souvent.

Quelle est donc l'opposition dont la Tradition nous représente la résolution harmonique dans le Cosmos et par l'homme (sans lacune, par conséquent, mais au contraire avec toute la série des réalités pour forme)? Nous l'avons déjà exposée à plusieurs reprises (notamment dans les nos 2, 6 et surtout 7, — à propos de Lao-Tseu — de la 1re année de la Revue); mais c'est un sujet sur lequel on ne peut trop revenir.

Ce que nous opposons, ou pour mieux dire ce que nous distinguons, c'est tout le réel, existant et connaissable, en face de l'Absolu qui n'existe pas encore et nous est inconnaissable, et nous disons : nous ne connaissons que le réel; tout ce que connaissons est réel et matériel; il n'y a d'immatériel que l'Absolu que nous ne connaissons pas (1).

(1) Ce qui ne veut pas dire que nous connaissions encore *tout le réel*; l'inconnaissable est un domaine dont nous reculons sans cesse et dont nous reculerons éternellement la limite; sa limite extrême est l'Absolu.

La question se transforme alors en celle-ci ; qu'est-ce donc que cet Absolu inconnaissable et qui se réalise dans et par la matière ? Comment pouvons-nous concevoir qu'il y ait un Absolu ? — Nous répondons tout à fait comme notre correspondant, nous concevons l'Absolu comme la limite du monde réel et matériel. Seulement voici où nous trouvons avec lui une différence fondamentale. Ce monde réel et matériel a deux extrémités que nous apercevons très clairement en nous représentant les limites de condensation et d'expansion de la matière, c'est-à-dire, comme il est dit dans les développements de la question : l'énergie (potentielle et réduite au point) et l'état ultime de subtilité, l'espace lui-même. Ce dernier état ne peut représenter l'*esprit*, nous dit notre correspondant, parce que l'esprit est réel ; d'accord ! mais il peut appartenir à l'*Absolu* parce que l'Absolu n'est pas réel.

L'Absolu (que la question posée nomme Esprit) est à la fois inerte et actif infiniment, et c'est précisément pour cela qu'il n'*existe* pas ; ses deux infinités sont pour ainsi dire en un équilibre stable où ils s'annulent, qui est l'absence de toute réalité. Il ne devient réel qu'en rompant cet équilibre mort pour en faire un équilibre mobile où le *potentiel*, l'*énergie* totale (que vous appelez ordinairement l'*esprit*) s'enveloppe perpétuellement et progressivement de l'espace qu'il anime (et que vous appelez matière). C'est de là que résulte toute la série *progressive* des *individualités*, ou énergie manifestée dans une portion limitée de l'espace (esprit enveloppé de matière). Toutes les plus hautes philosophies l'ont proclamé clairement ; c'est par cette notion que Fichte, Schelling, Schopenhauer, Hegel, Krause ont répondu à Kant en le développant (sauf à différer sur d'autres points) ; c'est ce qu'a toujours dit l'Inde ; c'est ce qu'a proclamé si bien Lao-Tseu (1) ; saint Jean le déclare en disant

(1) Si Tao pouvait être nommé, il ne serait pas Tao, ce ne serait pas l'Immuable ; sans nom, il est le *Non-Etre*, avec un nom, il est l'*Etre*, etc... (Voir pages 432 et suivantes, 1re année de la *Revue*).

qu'au commencement le Verbe est *en Dieu* et est Dieu (non encore développé) ; Hœckel, récemment, reconnaît à son tour que deux matières coexistent, l'une active, l'autre inerte ; elles sont comme la première apparition de l'Absolu dans la réalité ; c'est le point énergique dans le Vide. Ils coexistent éternellement en équilibre *statique*, dans l'Absolu, en équilibre *dynamique* dans le réel. Voilà la notion fondamentale sans laquelle on ne peut réussir à sortir des contradictions ou des cercles vicieux.

Maintenant, il reste à se demander pourquoi l'Absolu se réalise-t-il ? La réponse générale est qu'il se réalise parce qu'il a en lui le désir de passer de l'inconscience à la conscience de soi-même, du Non-Etre à l'Etre (selon l'expression souvent renouvelée de Lao-Tseu), en un mot, de *vivre*, et qu'il ne le peut que dans et par le monde des individus. Or, la conscience est, par essence, une différenciation, une opposition ; le premier acte de vie de l'Absolu, la première *réalisation* de l'Impensable est la distinction de l'énergie et de l'inertie (l'espace), de l'actif et du passif. Vous diriez de l'Esprit et de la Matière ; la Tradition dit, de l'Indivisible et du divisible.

Mais que doit-il advenir de cette vie ? ici les écoles se partagent et la Tradition les rectifie toutes. Généralement elles considèrent la *réalisation* comme une déchéance de l'absolu, et elles veulent que les individus y retournent en rentrant dans l'un de ses deux pôles ; l'inerte ou l'actif : quelques-unes pensent que le monde oscille périodiquement entre eux ; c'est l'opinion proposée par notre correspondant. La Tradition dit que la réalisation est perpétuelle et indéfiniment progressive en un être principal intermédiaire qui est l'Homme : là, en effet, et là seulement est la vie. Ainsi les deux pôles, loin d'être antagonistes, se recherchent et se joignent éternellement dans la synthèse harmonieuse des êtres, qui refait en mode réel l'Unité sortie du mode absolu. Le Cosmos est ce perpétuel devenir ; l'amour en est la loi suprême, la loi unique ; il a provoqué

la polarisation, il suscite et guide l'évolution vers la synthèse, il accomplit l'union centrale ; il donne partout les joies toujours croissantes de la vie harmonique et radieuse.

En résumé, nous pouvons répondre aux divers points de la question posée. La matière telle que nous la connaissons a deux pôles : l'énergie et l'espace et tous deux appartiennent également à l'*Absolu* (que nous ne nommons pas du tout l'Esprit pur), parce que l'Absolu n'est pas réel ; il est impensable pour nous. Dans le monde réel, tout est matière, c'est-à-dire perceptible à soi-même par des sens réels.

La Tradition, loin d'opposer la Matière à l'Esprit, donne leur union constante, progressive, éternelle, comme la raison d'être du Cosmos : Loin qu'il y ait lacune entre les deux, c'est leur union même qui fait la série indéfinie des êtres et l'éternité du Cosmos ; ils sont distincts, mais toujours en quête l'un de l'autre, toujours et partout rassemblés ; tout être est une réunion d'indivisible et de divisible. Seulement, dans *notre* monde, ces unions ne sont pas toutes équilibrées, donc pas encore toutes immortelles.

Au lieu que le Cosmos apparaisse et disparaisse alternativement en périodes éternellement reproduites, comme dans une éternelle impuissance du désir de se satisfaire, il va toujours grandissant dans la vie rayonnante d'un amour indéfiniment croissant, d'un désir toujours accompli et toujours plus grand.

BIBLIOGRAPHIE

Matière, force et esprit, ou *Evidence scientifique d'une intelligence suprême*, par Lazelle (à la librairie des sciences psychologiques), est la traduction d'un livre auquel il a été fait en Amérique un accueil si chaleureux que la première édition en a été épuisée en quelques mois. Il a pour but de démontrer que la science positive conduit à la conclusion de l'existence de Dieu, au lieu d'aboutir au matérialisme,

et, pour y arriver, il cherche comment la science peut expliquer la Matière, la Force, la Vie, la Conscience et les phénomènes psychiques du spiritualisme moderne.

Il faut reprocher à l'auteur de n'avoir pas donné à ses arguments l'ampleur et la profondeur qu'exigeait son sujet : il n'ajoute rien de nouveau aux preuves données depuis longtemps par les philosophes spiritualistes, il se montre lui-même presque hésitant dans ses conclusions très souvent dubitatives, présentées comme de simples probabilités. Il ne répond même pas avec netteté aux assertions si souvent embarrassantes des matérialistes ; il en produit de son côté plusieurs autres originales, mais qu'il ne justifie pas assez ; quelques-unes pouvaient être fécondes, comme l'éternité de la matière, l'infusion en elle de la Force par l'Esprit. Il aboutit enfin à une notion fort imprécise du Dieu qu'il prétend démontrer ; hésitant un instant entre le Dieu du panthéisme et le Dieu individuel, passionnel, pour finir à se déclarer pour cette notion conçue évidemment *a priori* et par le sentiment beaucoup plus que par la mentalité.

Son livre apparaît comme la vulgarisation d'un sujet essentiel sur lequel l'attention publique a été réveillée par les phénomènes psychiques, mais que la plupart des intelligences, faute de temps, ou faute de l'entraînement nécessaire, sont cependant incapables d'étudier suffisamment, et qu'elles résolvent d'instinct ou par le seul sentiment. C'est la marque de tout le spiritualisme et bien souvent même de l'occultisme d'avoir soulevé trop publiquement par le phénomène ou par l'avidité de pouvoirs prodigieux des problèmes théoriques ou pratiques pour lesquels il ne fournit ensuite aucun guide sérieux et qu'ainsi il embrouille au lieu de les éclaircir. Aussi tout occultiste qui veut être sérieux doit-il s'attacher avant tout à ces hautes questions qui ne peuvent être abordées que dans la méditation et la contemplation, c'est-à-dire par le *psycho-intellectuel*.

La Torture passionnelle, par Ludovic Rehaut (à la Bibliothèque des Cahiers humains), est un roman psychologique d'un style neuf, riche, imagé et dont les tableaux, souvent aussi hardis que justes, renferment une haute instruction morale. Nos lecteurs y verront représentées avec une grande finesse et une vérité trop réelle les aberrations auxquelles sont facilement entraînés à notre époque matérialiste, et les passives dont la nervosité surexcitée est abandonnée à toutes les influences pernicieuses, et les actifs de qui l'âme raffinée, délicate, s'enferme dans son degré nerveux au lieu de se développer en mentalité. Cette belle étude, qui rassemble sur un seul type les dangers auxquels l'*Homme* mo-

derne est exposé, est une critique fort salutaire de notre temps ; on en peut tirer grand profit pour le développement sincère et sain de la personnalité.

L'ÉTERNITÉ DE LA VIE

Nous détachons d'un curieux article de Ch. Corbeau, dans le *Médecin*, les considérations suivantes :

D'après la plupart des savants, l'éther est un fluide impondérable qui vibre sous l'influence de forces latentes avec des ondulations variables de fréquence ou d'amplitude, produisant les phénomènes que nous connaissons sous les noms de chaleur, lumière, électricité, magnétisme.

Ces vibrations nous sont révélées par leur action sur des organismes qu'elles sollicitent, excitent et animent. De là, il paraîtrait résulter que la vie naît d'un courant électro magnétique animant la cellule embryonnaire de l'organe qu'elle va constituer.

Quand un organisme sera usé — ce qui se produira après un service d'une durée plus ou moins longue — il se décomposera ; une partie retournera aux éléments de la même nature qui composent l'univers, l'autre au réservoir éthéré qui lui a donné naissance.

La matière organique reste donc entière ainsi que la force qui l'animait. De nouveaux organismes se reconstituant, la *même* force vitale les animera encore, et cela éternellement.

On sait, d'autre part, que dans tous les phénomènes de la Nature, le magnétisme joue un rôle prépondérant. Les minéraux qui l'attirent, l'herbe et l'arbuste qui végètent, l'animal qui se meut, l'homme qui pense ; tout cet ensemble d'activité réclame des quantités énormes de magnétisme ou les produit.

Ne peut-on donc, par suite, lancer cette hypothèse que la vie humaine n'est autre chose qu'une vibration de l'éther animant l'organisme humain ?

Après le phénomène appelé la mort, le fluide vital ou magétique animera immédiatement un autre organisme et reconstituera un nouvel être. Celui-ci, comme l'autre, aura la *même* notion de la vie, le *même* sentiment d'une existence particulière, la *même* impression dn monde extérieur et des phénomènes qu'il comporte.

La force électro-motrice ou puissance vitale ne paraît devoir subir aucune modification. Elle est identique à elle-même dans le temps et l'espace, et éternellement reproductrice des mêmes phénomènes.

Si le nouvel organisme était *identique* au premier, il re-

produirait absolument le même être, serait en un mot son véritable Sosie. Mais les organismes des grandes divisions ci-dessus indiquées étant toujours *semblables* sans jamais être *identiques*, différencient les êtres, nuancent les existences et créent ainsi les charmes de l'éternelle vie.

Dans son éternité, la vie peut-elle perfectionner les organismes qui la manifestent, ou ceux-ci sont-ils immuables ?

Nous croyons les organismes modifiables et, de plus, capables de toutes les améliorations que l'imagination peut rêver : voire même la création, par évolution, d'êtres plus complets, sinon de nouvelles espèces. L'homme peut transformer les milieux, les rendre plus adéquats aux organismes qui s'y perfectionnent sous l'influence d'un travail intelligent.

L'auteur conclut à la vie antérieure de l'individu et à la réincarnation sans souvenir. Mais n'est-il pas plus logique de supposer que l'organisme, capable de se modifier sous l'influence de la vie, pourra s'éterniser avec elle en l'accaparant. — C'est-à-dire la destruction de la Mort, au lieu de la réincarnation ?

REVUES REÇUES

L'Echo du Merveilleux. — *Le Mercure de France*. — *Le Moniteur des études psychiques*. — *Bulletin des Sociétés d'études psychiques de Nancy*. — *L'Etincelle*. — *L'Initiation*. — *Rosa Alchemica*. — *La Résurrection*. — *Le Journal du magnétisme*. — *La Revue spirite*. — *Le Spiritualisme moderne*. — *Le Messager* (*de Liège*). — *La Rénovation* (*phalanstérienne*). — *Le Devoir* (*de Guise*). — *L'Argus des Revues*. — *Luce e Ombra*. — *Die Uebersinnl Liche Welt*. — *Theosophia*. — *Verdade e Luz*.

SOUSCRIPTION

POUR LA PROPAGATION DE LA DOCTRINE COSMIQUE

M. E. L. ancien élève de l'Ecole polytechnique	25 fr.
M. X. X.	10 fr.
M. H. L. avocat	85 fr.
Total	120 fr.
Mois antérieurs	329 fr.
Total	449 fr.

Chaleureux et sympathiques remerciements à ces amis dévoués.

La Tradition Cosmique

L'apparition de notre premier volume, annoncée pour ce mois, va, peut-être, se trouver encore un peu retardée bien malgré nous. L'impression s'en avance mais le soin que nous désirons apporter à cette publication a exigé quelques remaniements.

Nos souscripteurs y trouveront l'avantage d'un peu plus de délai pour s'inscrire afin de profiter de la réduction du prix qui sera porté ensuite à **7 fr. 50** par volume.

ERRATA

Page 215, ligne 23, de la présente année, au lieu de : sous la partie nord du pays notre père Brahma, lire : sous la partie du pays *de* notre père Brahma.

Page 217, lignes 22 et 23, au lieu de : et évoluera toutes les *fonctions*, lire : et évoluera toutes les *formations*.

Page 243, ligne 12, au lieu de : deux cents après l'accouchement, lire : deux cents *ans* après l'accouchement.